

## RÉCIT DU VOYAGE DE SOEUR MCMULLEN A CHATEAUGUAY <sup>1</sup>

Le 2 novembre 1838

Au cours de l'été 1838, la seigneurie eut à soutenir quelques difficultés au sujet de la Grosse Ile - une des Iles à la Paix... Écoutons Soeur McMullen raconter quelques bribes d'histoire reliée aux troubles de 1837-38 à Châteauguay.

«Demandée à Montréal afin de discuter de l'affaire de la Grosse Ile avec ma Supérieure, je rencontrai M. de ..... Il n'eut rien de plus pressé que d'entrer en explications sur les bruits qui couraient à Châteauguay. Éloignée de tout trouble, et bien en paix, je n'hésitai pas à dire à ce Monsieur que toutes ces nouvelles étaient fausses. Il s'aperçut bien que j'ignorais les affaires qui se tramaient.

- Les Américains sont près de chez vous, me dit-il, car on m'a assuré qu'ils étaient rendus à Huntingdon.

A cette nouvelle des Américains, je me mis à rire et comme je devais partir cet après-midi-là pour Châteauguay, je lui dis que j'allais les recevoir. En effet, je partis le même jour, accompagnée de Soeur Jauron, par de très mauvais chemins.

Lors de la traversée, un homme s'approcha de nous et nous dit:

- Il y a beaucoup de train dans le Haut-Canada; bien des barges qui en descendaient ont été arrêtées; d'autres ont échappé et se sont rendues à Lachine.

- Comment savez-vous cela, lui demandai-je.

- Par les hommes de ces barges arrivés à Lachine, me dit-il.

Je continuais à le questionner, car je présumais qu'il devait en savoir encore plus; il était bien animé à m'en faire un grand débit, lorsqu'il fut dérangé par quelqu'un qui l'appela. Ce peu de paroles, avec ce qui m'avait été dit à Montréal, commençait à me troubler sans cependant m'effrayer.

Arrivées à l'Ile vers les 6 heures du soir, nous trouvâmes les personnes de la ferme bien tristes, surtout le contre-maître:

- J'ai une chose à vous apprendre, me dit-il, qui vous fera de la peine. Votre "AMIDA" a voulu vous trouver, il vous a cherchée et il s'est perdu; j'ai fait mon possible pour le retrouver, mais inutilement.

Sachant que j'avais un faible pour cet animal (un chien), il s'attendait que j'attribuerais sa perte à son peu d'attention, etc. Pour le tirer de son inquiétude et lui assurer que je n'étais pas mécontente, je lui répondis:

- C'est un patriote, il est allé chercher les Américains.

Après une veillée ordinaire, la prière du soir en commun, je donnai les ordres au contre-maître pour le jour suivant. Je lui enjoignis surtout d'accompagner MM. André Trudeau et Fissiau dans les Iles à la Paix. Ces Messieurs étaient chargés de me fournir un état de la valeur réelle des ces îles pour certaines raisons.

Le lendemain, après le départ de ces Messieurs, un de nos meilleurs censitaires arriva au Manoir tout épouvanté...

- Je suis venu vous payer, me dit-il, quoiqu'on m'ait bien conseillé de ne vous point payer à présent, d'attendre jusqu'à la fin de leur affaire, et que mon compte se trouvera quitte comme tous les autres; mais, ma Soeur, c'est une chose que je dois aujourd'hui; n'importe quel changement pourrait arriver, ce qui est dû, il faut en conscience le payer.

Charmée de trouver dans cet homme tant de franchise, je portais encore plus d'attention à son discours. Il parlait avec feu. J'étais encore assez tranquille et je n'ajoutais pas facilement foi aux bruits publics; cependant ce bon homme me remplit de pensées bien sérieuses. Je me sentais comme poussée à savoir ce qu'on disait au dehors, mais en même temps, j'étais comme bien déterminée à ne rien croire des nouvelles qu'on pourrait me donner. Je voulais pour bien dire, tout connaître, ne rien croire et rester dans mon incrédulité. Lors de l'arrivée de cet homme, j'étais bien tranquille, je ne pensais pas sortir de la journée, je n'avais pas non plus fait les provisions nécessaires pour notre maison, nous étions réduits à bien peu de farine et encore moins de patates, car je venais de les envoyer à la Communauté. Ce n'était pas le hasard qui avait envoyé cet homme me donner l'éveil et m'apporter cent minots de patates qui nous ont été d'un si grand secours pour nourrir tant de familles que les troubles avaient forcées de se réfugier chez nous.

Après le départ de cet homme, je partis pour le Village de Châteauguay avec Soeur Jauron. Chemin faisant, nous fîmes rencontre d'un Américain avec quelques Anglais qui paraissaient aussi pensifs que nous; je me sentis tout à coup frappée de la pensée des Américains. J'arrêtai ma voiture dans l'intention d'interroger mon Américain; la voiture arrêtée, je me trouvai si gênée que je ne savais plus que dire, je me contentai de lui demander s'il allait bien loin, et sans à peine attendre sa réponse, je lui souhaitai le bon jour.

Arrivées au village vers les onze heures, nous entrâmes dans quelques maisons pour trouver là des personnes toutes défaits, bouleversées. Comme nous arrivions de la ville, elles n'eurent rien de plus pressé que de nous demander:

- Quelles nouvelles à Montréal?

- Tout y est bien tranquille, et il n'y a pas apparence d'aucun trouble, leur répondis-je, mais vous n'êtes pas aussi tranquilles ici.

- Non! et on continua à nous faire détail à nous porter à de grandes inquiétudes. Ces personnes paraissaient si effrayées que j'attribuais beaucoup de cela à l'effet de leur imagination; je n'en croyais rien, j'en riais; cependant ma curiosité n'était pas satisfaite. Nous continuâmes notre route jusqu'au moulin, pour trouver le pauvre meunier accablé de peine et d'inquiétude. Il me dit d'un air étonné:

- Savez-vous ce qui se prépare?

- J'en ai entendu quelque chose au village, lui répondis-je, mais je n'en crois encore rien.

Pour ne pas être entendu par des personnes qui se trouvaient alors au moulin, il nous fit passer dans une chambre plus éloignée:

- Ma Soeur, me dit-il, tout le peuple va se soulever en masse pour s'affranchir de la couronne et déclarer la liberté; les Américains prêtent main forte.

- Mais, est-ce bien vrai? lui demandai-je.

- Je le crois, me répondit-il, et on me l'a donné pour certain. Tout l'annonce: l'air des personnes, leurs manières, leur parler, elles sont presque toutes du conseil, et on m'a assuré que ce Conseil a commencé le premier de mars. Oh! le pauvre John McDonald, continua-t-il, que ses jours sont courts, ils veulent le détruire.

- Le sait-il, lui demandai-je, effrayée.

- Oui, me répondit-il, il en a été averti par un de ses amis; il n'a pas couché chez lui depuis... Depuis plusieurs jours, il se fait garder dans telle maison par une huitaine d'hommes armés; il a été hier à Montréal chercher la troupe, et on la lui a refusée, il s'est esquivé ce matin.

- Que disent-ils de nous? lui demandai-je.

- Ils disent qu'ils ne veulent pas vous faire de mal, pourvu que vous ne fassiez pas de résistance et que vous leur donniez de l'argent; mais si vous faites le contraire....

Là, il s'est tu, faute de ne pouvoir s'exprimer.

- Ma Soeur, continua-t-il, la chose va être terrible, ils sont décidés à égorger tout canadien qui ne voudra pas se joindre à eux; pour moi, je ne vis pas, je ne fais rien de bon; ces nouvelles me mettent je ne sais comment.

Je paraissais entendre son récit avec assez de sang-froid, mais mon esprit était agité. L'état du meunier et la pensée que le Magistrat McDonald (homme rempli de bravoure et de courage) était saisi de crainte jusqu'à se faire garder, achevèrent de me convaincre. Je sentis alors que ce qu'on m'avait dit n'était pas des contes de ma grand'mère, et qu'il était de la prudence de me conduire en conséquence.

Après une assez longue conversation et avoir pris un petit dîner, nous quittâmes le moulin, laissant le pauvre meunier dans la plus grande consternation. Pour moi, je me rappelai alors tout ce qui m'avait été dit et j'en fis part à ma compagne. Occupées de toutes ces pensées, nous arrivâmes près de l'église.

- Allons, lui dis-je, voir M. le Curé, pour savoir tout ce qu'il pense de tout cela.

Ce Monsieur achevait de confesser.

- Nous venons, lui dis-je, vous demander ce que vous pensez de ce bouleversement qui paraît dans cette paroisse.

- Je ne sais pas, me répondit-il, avec des paroles entrecoupées de soupirs.

Le ton de sa voix et son air me faisaient assez connaître l'inquiétude qu'il en avait. Nous prîmes bientôt congé de lui, plus convaincues que jamais des malheurs qu'on m'avait annoncés.

Arrivée à la maison, j'appris avec douleur que nos hommes envoyés aux Iles de la Paix, n'étaient pas encore de retour. Nouvelle inquiétude qui se préparait pour moi, le jour était sur son déclin et il m'était impossible d'envoyer quelqu'un au-devant d'eux. Nous craignions d'être forcées de nous sauver dans la nuit, et prîmes le parti d'être prêtes à tout événement.

Je me mis à écrire des sentences de l'Immaculée Conception pour mettre à chaque ouverture de la maison; la confiance que j'y avais m'en a fait mettre dans la cave, dans le grenier, etc. Pendant que j'écrivais ainsi, j'étais rongée d'inquiétude... il faisait déjà bien noir, le vent soufflait avec force et nos hommes n'étaient pas encore de retour. Comme je savais qu'ils devaient venir par eau, ma peine n'en était que plus grande.

Toute occupée du danger où nous étions d'être prises par les patriotes avant l'arrivée de nos hommes et en même temps des dangers auxquels ils étaient peut-être exposés eux-mêmes par le vent, j'entendis un cri sur le bord de la rivière; je ne pouvais rien voir, mais je reconnus au son de la voix que c'était notre contre-maître. La joie que j'en ressentis dans mon coeur fut grande, il me semblait dans ce moment que le retour de nos hommes nous mettait à l'abri de tous les malheurs, j'en jubilai; mais malgré tout ce contentement, j'avais sur le coeur la triste nouvelle que je devais leur apprendre.

Aussitôt qu'ils se furent retirés dans leur salle, j'allai sans perdre de temps leur faire part de ce qui m'avait été dit sur les affaires de la journée; ils parurent attacher si peu d'importance à mon récit que j'en fus presque choquée; ils supposaient probablement que j'avais pris les choses trop à coeur et ils ne voulaient pas augmenter ma frayeur. Je me retirai d'auprès d'eux avec peu de satisfaction et je me disais à moi-même: "Vous serez attrapés!"...

Je pouvais compter sur la fidélité du contre-maître, mais je voulus m'assurer des sentiments des autres domestiques. Je leur fis quelques questions à ce sujet, leurs réponses toutes naïves me persuadèrent qu'ils n'étaient pas impliqués. Alors je leur fis connaître les bruits qui couraient et à quoi nous étions exposés: plusieurs d'entre eux prenaient les choses à la lettre, mais le contre-maître en riait; tout cela me força de dire plus que je ne voulais, afin de leur faire prendre les précautions nécessaires.

Le contre-maître quoiqu'incrédule, voyait à ma manière d'agir que j'étais effrayée. Il s'offrit pour faire la sentinelle de la nuit; il ne fit cela que pour me tirer d'inquiétude. A lui, se joignirent un ou deux des autres qui me firent la même offre. Puis, pensant qu'ils devaient être fatigués de leur journée (et je ne voulais pas non plus abuser de leur bonne volonté)...

- Non, leur dis-je, vous vous coucherez et je vais veiller, mais soyez prêts au premier signal que vous recevrez de moi, car si j'entends quelque chose, vous le saurez assez vite.

Soeur Jauron se coucha dans une chambre près de la cuisine, parce qu'elle avait peur d'aller seule au dortoir. Je choisis la cuisine pour le lieu de ma veille. Après que

tous se furent retirés, je commençai à écrire une lettre à ma Supérieure, afin de la mettre au courant de ce qui se passait dans la paroisse, mais je me trouvais alors sans inquiétude comme si on m'eût dit qu'il n'y avait rien à craindre pour la nuit. Vers les deux heures, la pluie tombait en abondance. Étant persuadée que personne ne viendrait dans un pareil temps nous troubler, je me couchai sans penser à faire du feu. J'étais si accablée de fatigue après tant de voyages, etc.. que je m'endormis aussitôt.

Vers les quatre heures, les hommes entendirent frapper fortement à la porte de la cuisine et en même temps appeler "ANTOINE" d'une voix distincte. Le contre-maître s'entendant nommer fut bientôt rendu au châssis. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant une bande de gens armés à la porte de la maison. Ces malavisés redoublaient leurs coups en menaçant de défoncer la porte. Le contre-maître leur dit de lui donner le temps d'allumer la chandelle.

- On n'a pas besoin d'allumer ta chandelle, dirent-ils, ouvre-nous la porte!

Il les laissa frapper et continua à travailler pour allumer sa pauvre chandelle qui lui donnait un grand exercice de patience, car il n'y avait presque pas de feu, en outre, il était si troublé que je pense qu'il ne savait pas par quel bout la prendre. Enfin, il eut recours à la paille de sa paillasse pour l'allumer. Jugez, pendant tout ce temps, le tapage que ces gens faisaient.

Je n'avais aucune connaissance de ce qui se passait lorsque Soeur Jauron vint frapper à ma porte. J'entendais bien un bruit extraordinaire, mais cela ne me faisait aucune impression; j'avais déjà oublié mes patriotes. Soeur Jauron continuait à frapper et à m'appeler sans cesse. Je lui demandai alors ce qu'elle voulait, elle me répondit, mais j'étais trop éloignée de la porte pour la comprendre; je ne pouvais distinguer que ces mots qu'elle répétait sans cesse "Les hommes! les hommes!" Je m'approchai de la porte et lui demandai de nouveau ce qu'elle voulait.

- Les hommes sont arrivés, dit-elle.

- Qui sont ces hommes, lui demandai-je d'un ton presque impatient.

- Ce sont les hommes qui devaient venir, me répondit-elle, ils vont défoncer la maison.

Sa réponse m'a glacée d'effroi, mon sommeil disparut avec la vivacité d'un éclair. Je me préparai aussitôt à aller les recevoir et Soeur Jauron s'en retourna à la cuisine. Les Patriotes y étaient entrés. Comme elle ouvrait la porte, l'un d'eux leva une espèce d'épée qu'il tenait à la main de manière à vouloir la percer; la pauvre Soeur toute effrayée fit un bond en arrière et tira la porte sur elle. Il lui dit alors:

- Nous ne voulons pas vous faire de mal.

Je sortis du dortoir sans savoir où les trouver; il faisait un noir épouvantable dans les corridors, ce qui obligeait à marcher avec précaution. J'arrivai donc tant bien que mal à la porte de la cuisine, je ne sais s'ils m'entendaient venir, mais ils gardaient un silence profond. En ouvrant la porte, il m'a semblé voir qu'ils étaient plusieurs; je ne pris cependant pas le temps de les examiner ou de les compter, mais je reconnus celui qui était en avant. Il avait un chapeau en tête et il tenait son arme bas. Il me reçut du haut de sa gloire. J'entrai avec un air assuré en jetant de leur côté un

regard d'indifférence. Là, je crois bien que l'amour propre a eu son profit, car je n'étais pas sans frayeur puisque leur nombre surpassait de beaucoup mon petit bataillon; mais je ne voulais pas leur donner le plaisir de me faire peur. Grand silence de part et d'autre. Pour moi, j'étais décidée à ne rien dire avant d'avoir entendu leur demande.

Enfin, ce même homme qui était devant me dit avec hardiesse, (toujours son chapeau sur la tête):

- Nous venons chercher vos armes.

Moi, feignant ne pas les connaître, ni leur projet, je répondis:

- Pour quelle raison?

Je crois qu'il continua,

- Pour défendre notre religion, cela se fait à cette heure dans tout le Canada.

J'insistai toujours pour avoir plus d'éclaircissements; mais ses réponses étaient insignifiantes, et il finit par employer les menaces. Ne voyant pas de moyens pour résister davantage, j'ordonnai au contre-maître de livrer les armes, mais à contre coeur et avec doute si je devais les livrer. Celui-ci monta à sa chambre pour les chercher, je le suivis de près afin de consulter M. Trudeau sur ce que je devais faire; je trouvai les deux Messieurs en pied de bas. Je vous assure qu'ils marchaient légèrement et qu'ils ne riaient point de moi. En me voyant, ils crurent probablement que j'étais un des patriotes, ils prirent la fuite. J'appelai à voix basse M. Trudeau et lui fis ma demande; il me répondit:

- Donnez-les! donnez-les!

Je dis au contre-maître qui attendait ma décision de descendre avec; je ne m'étais pas aperçue qu'il n'en tenait que deux dans ses mains, il avait eu soin de cacher le plus beau. Il leur donna les deux croyant d'en être quitte pour l'autre.

- Ce n'est pas tout, dirent-ils, vous en avez encore!

Je restai surprise. Après qu'on leur eut tout livré, le maître général commença par nous dire:

- Il nous faut... Il nous faut...

Il mettait un intervalle entre ses mots. Je disais en moi-même: de l'argent... mais non.

- Il nous faut vos hommes, dit-il. Et, se retournant du côté où était le contre-maître, il lui dit:

- Habillez-vous tout de suite!

Plus d'amour-propre pour moi, la peine que je ressentais de voir partir tous ces hommes pour cette affaire me faisait peine. Je leur refusai le contre-maître. Ils se mirent à faire un grand tapage pour se faire craindre et aussi pour se faire passer

pour des hommes décidés. Plus ils se faisaient valoir, moins j'avais à espérer, car je n'avais pour toute défense que ma langue et mes larmes. Un d'entre eux fut sensible à ma peine, il sortit du groupe et, s'approchant de moi, il me dit:

- Ma Soeur, ne prenez pas peine à cela; nous vous laisserons celui que vous demandez.

Ces paroles ne m'étaient pas d'une grande consolation, j'entendais à côté de moi ses compagnons qui faisaient du bruit avec leurs armes et parlaient avec force et insolence afin d'obliger les hommes à les suivre. Voyant que ceux-ci ne se pressaient pas de leur obéir, ils augmentèrent leurs menaces; l'un d'eux disait en anglais:

- Quick! Quick! en tapant du pied.

Il est probable qu'il ne savait dire que cela dans cette langue. Mon consolateur qui se tenait près de moi leur imposa silence mais ses compagnons étaient trop montés pour se soumettre à ses ordres. Il continua:

- Ma Soeur, ne craignez rien, dans vingt-quatre heures tout sera fini; peut-être que demain à six heures, nous serons chacun chez nous.

- Oui, lui dis-je, quand vous vous serez cassé la tête.

- Peut-être bien, me dit-il.

- Mais que dit votre père de cela? lui demandai-je.

- Nous ne pouvons pas savoir sa façon de penser, me répondit-il.

Nous continuâmes à parler, et comme je ne le craignais pas, je ne me gênai pas de lui faire connaître le danger auquel il s'exposait. Pendant ce temps, les autres s'acquittaient bien de leur devoir: à force de menaces, ils obligèrent nos deux hommes à s'habiller pour les suivre; l'un d'eux se levant avec l'amertume dans le coeur leur dit:

- Vous me faites marcher, mais vous n'aurez jamais ma signature.

Un des patriotes fonça sur lui avec un air déterminé en lui disant:

- Si on n'a pas ta signature, on aura ta fressure.

Le pauvre homme fut contraint de prendre l'arme sans répliquer; le second était jeune et extrêmement craintif. Il ne pouvait se résigner à prendre son arme, il paraissait me regarder avec l'espérance que j'intercéderais pour obtenir sa grâce, mais je n'en avais plus le pouvoir.

Jugez si en ce moment j'avais le coeur bien gai, surtout si j'étais bien contente de céder mon droit de maîtresse. Je trouvais triste en voyant ces êtres qui faisaient tant les importants, et sous lesquels tout pliait, des personnes qui appartenaient à de respectables familles de la paroisse qui m'avaient toujours montré beaucoup d'attachement et de respect, et en qui j'avais de la confiance. D'autres avaient jadis été à mon service. Enfin, les plus animés n'étaient pas ceux qui avaient moins reçu de notre part.

Pendant ce débat qui dura assez longtemps, MM. Trudeau et Fissiau se tenaient au haut de l'escalier; ils entendaient tout ce qui se passait à la cuisine et ils frémis-saient. A un moment, ils crurent s'entendre nommer et que je disais aux patriotes "ils sont en haut". La crainte les saisit si fort qu'ils tremblaient à faire branler le bras de l'escalier; jugez s'ils m'en voulaient, mais ils en furent quittes pour la peur. Heureusement pour eux, les patriotes ne savaient pas qu'ils étaient dans la maison.

Je revins à mon homme qui était resté immobile sur la place. Un guerrier lui mit un fusil sur l'épaule et le poussa hors de la porte. C'est ainsi qu'ils firent marcher nos pauvres employés à leur suite et que nous fûmes débarrassées d'eux et de leurs menaces.

Dès qu'ils furent sortis, le contre-maître ferma la porte pour nous mettre plus en sû-reté. Alors, MM. Trudeau et Fissiau descendirent; nous voulions nous parler, mais nous nous perdions dans nos idées. Ces bons Messieurs qui, la veille, avaient montré tant d'incrédulité, paraissaient se livrer à de terribles réflexions, leur peine se mani-festait dans leur physionomie; pour moi, je n'avais pas une jolie façon, je préférerais de temps en temps quelques paroles qui ne servaient qu'à accroître leur peine.

Après environ une demi-heure passée de la sorte, je me trouvai tout à coup remontée comme si on m'eût dit que je ne devais jamais plus avoir de crainte; seulement je vou-lais sauver les employés... Mais comment m'y prendre? Il y avait périls de toutes parts. Les garder dans notre maison, ils n'auraient pas été en sûreté. Les éloigner de nous, c'était nous exposer à rester seules dans notre île, et être loin de tout se-cours... Il me vint alors à l'idée de les envoyer dans notre bois. Aussitôt décidée à suivre cette idée, je me suis sentie toute changée; j'étais forte et en état de tout entreprendre, de faire les plus grands sacrifices, d'endurer toutes les misères et de m'exposer aux dangers pour leur épargner du trouble.

Je mis de côté toutes marques de déférence et de politesse, j'ordonnai aux Messieurs de prendre leur déjeuner, quoique bien matin, et de suivre ensuite le contre-maître dans l'île. Je leur ajoutai:

- N'en sortez point! Je tâcherai d'avoir des nouvelles; lorsque vous me verrez près du bois, venez au-devant de moi.

Ils reçurent mes ordres avec une grande docilité.

Nous leur préparâmes de la nourriture à emporter. Le contre-maître s'inquiétait pour ses chevaux.

- N'en soyez pas inquiet, lui dis-je, marchez!

Mais avant de les laisser sortir, je m'assurai qu'il n'était pas resté quelques patriotes pour les surprendre; ma visite faite, et n'ayant rien vu, je leur réitérai mes ordres de se sauver.

Une fois partis, que faire, traverser le fleuve? nos employés seront pris. Rester ici? les Américains vont arriver et nous n'échapperons point à leurs mains. Il me restait un certain espoir de trouver le moyen de nous sauver; mais tous les papiers de la Seigneurie étaient entre mes mains. Dévorée d'inquiétude, je marchais de côté et d'autre, sans savoir à quoi me décider. La pensée de ces Américains me poursuivait sans cesse. Je sortis sur la terrasse pour écouter; je prêtai bien l'oreille du côté de Beauharnois, par où je les redoutais, je passai quelque temps sans entendre aucun



bruit. Étant près de me retirer, j'entendis des décharges de fusils qui me percèrent quasi le coeur. C'est une annonce que les Américains arrivent, me dis-je. Vous dire la peine que j'éprouvai alors... Cependant, au plus fort de mes inquiétudes, je conservais la confiance que les bons remporteraient la victoire; mais j'étais persuadée qu'il se ferait bien du mal avant que tout se termine.

Que pouvais-je faire de bon? Dans cet accablement, j'entendis appeler "ANTOINE" avec force de l'autre côté de la rivière. Il faisait encore noir, mais je reconnus au son de la voix que c'était sa soeur; elle demandait à être traversée avec plusieurs autres personnes. J'étais si mécontente de l'entendre appeler son frère, que je lui dis de se taire. Comme je supposais que les patriotes reviendraient à la recherche avec nos employés, je n'aurais pas voulu leur en donner l'idée. J'aurais voulu pour ainsi dire mettre le nom des employés en oubli, mais cette fille effrayée, criait aussi fort qu'elle pouvait. Je n'eus d'autres moyens pour la faire taire que d'envoyer sa mère qui demeurait avec nous pour la chercher.

Quelle double affliction pour cette pauvre femme d'apprendre de sa fille que son mari et le cadet de ses fils avaient été pris par les patriotes qui ne donnèrent pas à son époux le temps de mettre son gilet. La pauvre femme avait bien de quoi se lamenter, étant mère de huit enfants, dépourvue des aises de la vie et se voyant arracher son seul soutien. Elle ne tarda pas à me faire part de sa peine, ce qui me donna un nouvel embarras car son époux était engagé à notre service. Il me prit une autre inquiétude, je savais que les Dames Trudeau et Latour se trouvaient seules et, comme je supposais qu'elles devaient être bien en peine, je voulus m'en assurer. Je priai donc une de nos jeunes filles de m'accompagner.

Étant prête à partir, Soeur Jauron parut effrayée. Je la rassurai autant qu'il m'en était possible, lui faisant entrevoir l'impossibilité du retour des patriotes si vite et la nécessité où je me trouvais d'exercer cette charité; enfin, je lui dis tout ce que mon imagination pouvait me suggérer. Ce fut suffisant pour calmer cette bonne soeur.

Je traversai donc la rivière avec l'aide de ma fille et pris le chemin le plus court ou pour mieux dire, j'en traçai un qu'on peut nommer rustique. La noirceur nous ôtait l'avantage de pouvoir éviter les mauvais pas. Je crois avoir été près de tomber dans une baissière remplie d'eau et de broussailles, j'aurais eu une triste mine dans ce borbier. Heureusement, ce malheur fut évité.

Arrivées chez ces Dames avec peines et misères, nous en fûmes bien dédommagées par le plaisir que notre visite leur causa. Elles n'avaient eu connaissance de ce qui se passait dans la paroisse que par les huées et les cris qui interrompaient leur sommeil. Ainsi, leur surprise était au comble. En conversant avec elles, je m'apercevais qu'elles étaient rongées de peurs et d'inquiétudes; n'ayant d'autres remèdes à leur soumettre que de leur offrir un logement dans notre maison. Je les priai de venir nous y rejoindre et retournai immédiatement à la maison.

(à suivre)

1. Tiré de l'Ancien Journal, vol. II, Archives des Soeurs Grises.

*Raymonde St. Germain sgm.*  
*Économe générale*

## RÉCIT DU VOYAGE DE SOEUR MCMULLEN A CHATEAUGUAY <sup>1</sup> Le 2 novembre 1838

### 2<sup>e</sup> partie

Pour ôter aux rebelles les moyens de revenir, la chaloupe était attachée à notre bac qui avait été amarré là par nos visiteurs du matin, et ce fut la traversée. J'avais de la peine à manier la rame, mais une fois à sa place, je la faisais aller telle que telle: vous pensez bien que je n'avais ni force ni adresse mais peu importe, j'ai fait la traversée comme possédant ces qualités... Il faisait alors jour; en chemin vers l'écurie pour soigner les chevaux, il fut convenu que la fille devait charroyer l'eau, et je devais la donner aux chevaux. Je ne savais pas au juste où prendre le foin; une petite échelle était placée à l'entrée de l'écurie et avait cette façon de me dire: "*N'y monte pas! tu te casseras la tête.*" Rendue au haut, j'étais dans les ténèbres; je n'osais plus faire un pas, je craignais de tomber dans quelque trou.

Indignée contre ceux qui m'occasionnaient cette peine, je me disais comme par un mouvement involontaire: "*Bande de benêts! qui me donnez cet ouvrage*", et tirant toujours mon foin, "*Bande de benêts! qui me donnez cet ouvrage...*" Le plus difficile n'était pas fait; il fallait le donner à deux jeunes chevaux dont l'un avait la réputation d'être mauvais à la dent. Ils étaient placés si près l'un de l'autre que je craignais de passer entre les deux. Indécise, avec mon foin dans les bras, je voulais avancer et je ne voulais pas; le cheval se retournait de temps en temps de mon côté comme s'il avait voulu me dire "*Que crains-tu?...*" Après un moment de réflexion, j'approchai de mon cheval; j'en fus si bien reçue qu'il ne me restait presque plus de crainte, je lui donnai tous les soins le mieux qu'il m'était possible, soit pour l'étriller, soit pour le nettoyer...

De retour à la maison, je fus frappée de l'air de tristesse qui y régnait comme si elle avait été abandonnée; je n'y voyais remuer ni chien, ni chat, un petit misérable feu semblait me dire "*La disette est dans la marmite, il ne fait pas bon de rester ici.*" Un peu plus loin, une de nos femmes (employées) paraissait s'occuper de son enfant; je la priai de mettre la table pour le déjeuner, ajoutant que j'allais à l'église. Pendant qu'elle préparait le déjeuner, je mis l'argent en sûreté, c'est-à-dire dans un sac, ouvris la porte du poêle de la salle que l'on ne chauffait que rarement, et l'enterrai dans la cendre, en me disant: "*personne ne se doutera que tu es ici*" et ne dis mot de cela à personne. Le déjeuner étant prêt, je me mis à table, mais je ne sentais point d'appétit.

J'annonçai à Soeur Jauron que j'allais partir pour l'église, elle montra aussitôt un grand désir de m'accompagner; je lui dis que j'y allais à pied et qu'elle ne serait pas capable de me suivre. Elle me pressa de prendre au moins la voiture, je lui observai que nous n'avions personne d'assez capable pour atteler les chevaux de l'écurie et que le temps que l'on mettrait pour aller en chercher un dans l'île me retarderait trop. "*Je suis trop pressée, lui dis-je, pour attendre, mais pour vous, vous pouvez venir avec celles qui viendront à la messe; je vais prendre le devant et si je m'aperçois que nous avons quelque danger à craindre, je reviendrai au-devant de vous; même s'il y a apparence de l'approche des Américains, je n'entendrai pas la sainte messe, je reviendrai sauver les papiers.*"

Tout cela ne paraissait pas la contenter, cependant elle ne disait mot. Je nommai celles qui devaient entendre la sainte messe et je leur recommandai de faire attraper un cheval par les petits garçons qui n'étaient point rares dans notre petit village.

Pendant que je m'habillais légèrement pour faire cette route, Soeur Jauron s'occupait de son cheval. Comme je prenais la traverse, je la vis avec plusieurs petits garçons qui se tourmentaient tous à brider un misérable cheval. Je crois me rappeler qu'ils mettaient la bride à l'envers, je voyais son embarras, et je prenais part à sa peine; mais l'inquiétude où j'étais m'empêchait d'aller la secourir.

Arrivée de l'autre côté de la rivière, je pris mon chemin d'un grand pas, j'avais plus d'un quart de lieue à faire, avant d'arriver aux maisons. A une certaine distance, il me prit une peur en pensant que j'étais seule; je me mis à regarder de côté et d'autre, mais je ne voyais personne, je n'entendais aucun bruit; la nature était dans le plus grand calme... Je marchai dans cet état avec vitesse, et j'allais comme une insensée, incertaine sur le sort qui m'attendait. Comme j'approchais des habitations, la pluie commença à tomber. Passant devant chez Madame Dalton, cette Dame m'offrit une voiture. Pendant qu'elle me parlait, son mari se présenta avec un air surpris; je crois qu'il me dit que DEUX CENTS REBELLES étaient en route pour prendre le Sault Saint-Louis, et que les autres étaient assemblés à l'église. En le quittant, il me fit accepter un parapluie.

A quelques pas de là, je m'entendis appeler fortement; c'était une femme qui paraissait vouloir me faire retourner. Elle me dit: "*Il n'y aura pas de messe, parce qu'il y a trop de trouble à l'église; c'est terrible, le monde qui y est assemblé.*" Elle avait beau faire, son discours ne me faisait point d'impression: j'étais décidée à m'y rendre à quelque prix que ce fût, et je lui souhaitai le bonjour. J'enfonçais alors dans la boue jusqu'aux quartiers de mes souliers, et la pluie de son côté cherchait à m'enfoncer davantage; la peine que j'en éprouvais m'arrachait force larmes, il ne m'était pas difficile d'en verser. Mon coeur possédait un gros magasin de peines et d'inquiétudes qui m'en fournissait à profusion; par conséquent je pouvais les donner à bon marché et souvent je les donnais à un vil prix.

Un peu plus loin, une jeune fille sortit sur mon chemin fondant en larmes. "*Hél ma Soeur, s'écriait-elle, mon père a été pris; il s'en va à Saint-Jean!*" Je lui demandai si elle avait reconnu nos hommes. Je crois qu'elle me répondit: "*Ils sont partis pour le Sault (ou prêts à partir)*". Je hâtais le pas pour arriver à l'église avant leur départ dans l'espérance d'obtenir la délivrance du plus vieux. Une autre fille prenait le chemin pour m'attendre; lorsque je fus assez près d'elle, elle me dit: "*Maman vous demande, elle veut vous voir*". C'était une dame protestante, elle avait connaissance de la mauvaise disposition que plusieurs nous portaient, et comme elle nous aimait beaucoup, elle aurait voulu me détourner d'aller au village. Je lui fis mes excuses, disant que j'étais bien pressée et que je la verrais à mon retour.

J'arrêtai à une petite distance de l'église à la demande de M..... qui me reçut en gentilhomme. Les peines dont il me voyait accablée le touchaient et il ajouta que la nuit et le jour, il viendrait à mon secours, de ne point me gêner. Je me trouvais heureuse de recevoir des offres si avantageuses mais je m'aperçus dans cette conversation que sa Dame n'était pas du même sentiment; elle prenait fortement pour les rebelles; je devais par conséquent bien mesurer mes paroles, n'en dire trop ni trop peu. Après les avoir bien remerciés de leurs bonnes intentions, je repris mon chemin.

Toutes ces pauses et ces rencontres m'avaient bien retardée. Étant près de l'église, une personne vint me dire: "*On m'a ôté mon cheval, et telles demoiselles qui venaient pour entendre la messe sont retournées à pied*". Soeur Jauron devait être en route, devais-je la faire arrêter ou la laisser se rendre? J'étais bien portée à lui envoyer un courrier avec ordre de retourner,

mais d'un autre côté, la messe d'obligation me retenait. J'allai demander au Curé s'il nous dirait la messe. Sur sa réponse, je priai une jeune fille qui se trouvait tout près d'aller au-devant de Soeur Jauron et de lui dire de laisser sa voiture chez Madame Guy, de venir sans crainte à la messe; je crois avoir ajouté: "*Vous lui direz que tout est tranquille*".

Comme je ne voyais pas d'Américains, j'étais sans crainte. M. le Curé me pria d'entrer pour m'asseoir, je lui répondis: "*Je suis trop pressée - Mais où allez-vous,*" me dit-il avec un peu de vivacité. "*Je vais...*" je restai incapable de dire autre chose, le coeur me grossit à un tel point que je ne pouvais plus m'exprimer. Je le quittai sans lui dire où j'allais. Je me rendis chez M. Mallet que je trouvai à sa porte. Je lui demandai qui était le commandant des rebelles. "*Je n'en sais rien*" me dit-il en levant les épaules. J'enfonçai dans la maison et trouvai là bien des gens armés, je leur fis la même demande. "*On ne le sait pas*" me répondirent-ils. Je distinguai parmi eux un de mes hommes, je le priai de m'accompagner de l'autre côté de la rivière. Pendant cette petite route, je l'instruisis brièvement de la manière dont il devait se comporter.

Rendue là, je vis un très grand nombre de personnes, les uns tenaient des armes, d'autres ne tenaient rien dans leurs mains; je m'aperçus aussi qu'il ne régnait pas d'ordre parmi eux et que les cantines avaient trop de pratique. Comme je regardais attentivement pour découvrir le Commandant, je vis devant moi mon consolateur du matin qui paraissait jouir d'une certaine influence. Je lui demandai s'il voulait me rendre le vieux Poineau. Je tâchais de le toucher par les raisons que j'alléguais. "*Oui, ma Soeur*", me dit-il. Moi, prenant sa réponse pour une chose finie, je commandai à mon vieux de me suivre. "*Attendez, ma Soeur, reprit-il, il faut faire les choses en forme, que M. J.... donne son approbation!*" Mon consolateur lui cria du milieu de la foule: "*Un tel, veux-tu dire comme moi: donnons le vieux à la Soeur*". M. J... lui répondit sur le même ton "*Oui! Oui!*" Alors, ils se mirent à dire "*Oui, ma Soeur, emmenez votre vieux.*" D'autres voix se joignirent aux leurs et tous s'écriaient "*Oui, ma Soeur, oui, ma Soeur*".

Ce bruit attira l'attention de l'assemblée, en un instant je fus entourée de gens armés; il y avait aussi une espèce de cavalerie, je suppose qu'ils étaient les postillons. Chacun voulait être témoin de mon affaire, par conséquent, c'était à qui s'approcherait le plus près. Mes postillons n'étaient pas les plus prudents, car l'un d'entre eux, voulant s'approcher faillit passer sur moi mais fut repoussé par un de mes protecteurs; croyez que j'étais respectueusement gardée... Mon pauvre vieux, spectateur de tout cela, était dans les transes, et attendait avec hâte ma délivrance et la sienne.

Quelques-uns s'aperçurent que la foule me gênait et ils s'écrièrent: "*Faites place à la Soeur*", et répétèrent de suite: "*Laissez passer la Soeur*"; dès lors, mon chemin se trouva libre et chacun me disait avec de grandes marques de politesse "*Passez, ma Soeur! passez, ma Soeur!*" le respect montait, chacun voulait me donner de l'honneur, coups de chapeaux de tous côtés "*Ma Soeur*" ici et "*Ma Soeur*" là, c'était sans fin. Je puis vous assurer que la Reine n'a jamais été honorée de faveurs avec plus de sincérité que je n'ai été en ce jour.

Voyez le bon fond de ces gens, ils pouvaient saisir cette occasion pour montrer les mécontentements qu'ils pouvaient avoir contre moi: les uns pour les avoir trop menacés, pour les faire payer leurs dettes; d'autres, pour avoir exercé sur eux les droits de la justice; enfin la place que j'occupais fournissait à tous une occasion de règlement de compte. Cependant, j'étais au milieu d'eux en sûreté; même si plusieurs avaient déjà débouché trop souvent la bouteille, ils conservaient ce grand respect religieux qui les a toujours distingués.

Pendant qu'ils me fêtaient ainsi, ils tenaient le Seigneur de Beauharnois et plusieurs autres prisonniers dans une maison située à environ cent cinquante pieds d'où j'étais. J'entendis alors une voix qui sortait de la foule et qui disait: "*Conduisez la Soeur*". Dans l'instant, deux cosaques se mirent à ma suite, ils tenaient leurs fusils comme des chasseurs de tourtes, et mon vieux marchait par derrière. Mes conducteurs lui dirent: "*Passez devant la Soeur, Bonhomme*". Alors, ils se mirent à mes côtés. Ils avaient la tête appesantie par la boisson et le manque de sommeil, par conséquent, ils chancelaient de côté et d'autre, et leur fusil qu'ils tenaient pendants, me frappaient de temps en temps; cela me donnait de grandes peurs.

Je marchai de la sorte dans la boue, et j'étais déjà bouée jusqu'à mi-jambes... Jugez de ma mine avec cette belle escorte. Passé le pont, je les remerciai et leur dis que je n'avais plus besoin d'eux; ils me répondirent "*On fait notre devoir, on a ordre de vous conduire*". "*Je vais à l'église* leur dis-je, *c'est aujourd'hui dimanche, il faut que j'entende la messe*". "*Notre devoir est de vous mettre sur votre chemin et de vous conduire un bout*" me dirent-ils. Je ne voulais pas marcher de ce côté-là. Ils persistèrent à me faire marcher et à ne pas me laisser entrer dans l'église, sous prétexte d'accomplir leur devoir; de mon côté, je ne leur cédaï en rien, je voulais aussi faire mon devoir... Enfin, l'un d'eux dit à son compagnon "*Laissons faire la Soeur: allez à l'église, ma Soeur, prier le Bon Dieu*". Je crois qu'il ajouta priez-le pour nous.

J'étais joyeuse d'avoir obtenu cette faveur et ne cessais de les remercier. Étant près de l'église, ils me demandèrent "*Etes-vous contente de nous, ma Soeur?*" - "*Très contente*" leur répondis-je en les remerciant. Celui qui m'avait permis d'aller entendre la messe me présenta la main avec un air très respectueux, je n'hésitai pas de lui en rendre le change, espérant m'en débarrasser bientôt; mais ils ne finissaient plus de me faire des saluts, leur politesse devenait encombrante; j'aurais voulu les voir bien loin de moi. Enfin, ils finirent par me dire "*Quand vous aurez besoin, de grâces, demandez, et on vous accordera*". Les remerciant, j'entrai dans l'église.

Je croyais être quitte de leurs politesses, mais non. A peine étais-je à genoux, que mon complaisant s'approche de moi et me demande si j'étais contente de lui. "*Oui! Oui!*" lui répondis-je, *merci*. Il s'aperçut probablement que j'étais fatiguée et s'en alla dire au Curé de venir voir la Soeur qui était dans l'église; puis il revint sur ses pas me dire "*Le Curé va venir vous donner des forces*" - "*Merci*" lui répondis-je, supposant toujours que c'était l'effet de la boisson qui lui faisait dire cela; j'en fis peu de cas et n'y pensais plus lorsqu'un instant après, j'entendis ouvrir la porte de la sacristie. L'affaire de mon complaisant me revint à la vue du Curé; mais c'est quand je le vis prendre le chemin de mon côté que mon saisissement fut au comble. Je ne savais plus quelle attitude prendre.

Le bon Curé croyait que je l'avais fait demander et voulut m'entendre, je lui dis en peu de mots ce qui en était et il se retira aussitôt. Malgré la fatigue que je ressentais, le souvenir de mon complaisant me portait au fou de rire (sic).

Avant de sortir de l'église, j'allai défendre à mon vieux soldat de ne point sortir avant la messe finie, et de m'attendre, car je craignais encore de le perdre. Je me rendis donc chez M. le Curé pour attendre l'heure de la sainte messe. Je trouvai Madame Labelle et sa fille (soeur du Curé) bien tristes. Elles m'apprirent que M. Ellice et autres avaient été fait prisonniers par les rebelles et qu'ils les avaient amenés le matin à Châteauguay attachés dans les charrettes.

Indignés de la manière d'agir envers ce Seigneur, nous nous faisons part de nos craintes pour l'avenir. La cloche annonça que la messe devait bientôt commencer. Je me plaçai à l'entrée de l'église et remarquai qu'il n'y entra qu'un très petit nombre d'hommes, parmi lesquels je reconnus le mien. Je crois que le nombre de personnes qui assista à la messe n'excéda pas beaucoup trente. Le Curé ne nous donna qu'une messe basse. Du grand nombre qui était sur la place, presque tous firent la sourde oreille à la cloche qui les appelait à la messe pour se rendre en foule aux cantines, et abandonner ainsi la maison de Dieu à un très petit nombre.

Pour moi, je ne faisais rien de bon, les fatigues que j'avais éprouvées depuis le matin agissaient avec tant de force sur ma personne que cela me mettait dans un état d'immobilité et d'imbécillité complètes et mon pauvre esprit s'en ressentait fortement... Il allait de temps en temps discuter avec les Patriotes, je le rappelais; je ne l'avais pas à peine remis à son devoir qu'il m'échappait, il profitait, ce chétif de la moindre occasion pour prendre la fuite.

Jugez si j'étais dans mon assiette, et si je pouvais faire de grandes réflexions. J'eus assez de peine à entendre la sainte messe. A la porte de l'église, un homme disait à mon vieux qu'il ne passerait pas, que plus loin, il serait arrêté par les rebelles. Ce langage me réveilla bien vite. "*Quoi! vous ne passerez pas!* lui dis-je, *ils vous ont donné à moi et vous passerez!*".

Je me sentais bien déterminée à défendre et à prendre chaudement la cause de mon soldat que j'avais bien acheté. Je m'informai de ce qu'était devenu notre meunier, s'il était encore au moulin. On l'avait laissé à sa demeure. Je mis de côté la visite que j'avais promise à Madame.... à cause des difficultés que je craignais pour mon vieux, et je pris le chemin du côté de l'île avec mon soldat.

Il faut vous dire que le matin, les rebelles ne lui avaient pas donné le temps de mettre son gilet et, en passant devant la porte d'une pauvre maison, une femme compatissante lui jeta le seul gilet qui lui restait. Ce gilet était de couleur blanchâtre et très mal fait; au moins, il faisait mal à mon vieux soldat, les manches ne lui venaient qu'un peu au bas des coudes, et elles étaient garnies d'une grande frange de lambeaux suspendus autour. Il marchait devant moi d'un pas lourd de vieillard, avec ce beau costume - une tuque rouge sur la tête, et les bras pendants. Je me mis à considérer sa mine: quel soldat! me dis-je. Que voulaient-ils faire avec un pareil soldat? Plus je l'examinais, plus je le trouvais drôle. Je prenais plaisir à me divertir aux dépens de mon pauvre vieux. En approchant de chez M..... je vis sa Dame me faire signe et me prier d'entrer un moment me reposer; je n'avais pas affaire à une sotte. Elle prévoyait qu'il était de sa prudence de tenir deux cordes à son arc, au moins je la jugeai assez fine pour cela.

Je la quittai pour aller rejoindre mon soldat et prendre notre voiture qui m'attendait et continuer ma route jusque chez ma protestante que je trouvai triste, remplie d'inquiétude et bien embarrassée pour moi. Sa manière de parler laissait entendre que quelque chose de sinistre se tramait contre moi... Elle me dit sans trop s'expliquer "*Si vous voulez partir, mon mari vous traversera bien, il est bon pilote, et vous n'aurez pas de crainte avec lui!*". Je lui répondis que la crainte de le faire prendre m'en empêchait, que j'avais déjà pensé à me faire traverser par des femmes; enfin je n'étais pas décidée... Elle voulait cependant me voir éloignée de Châteauguay, et pour me faciliter ce passage difficile; elle insistait pour me faire accepter l'aide de son mari.

"*Dites à votre mari* lui dis-je, *de se rendre chez nous vers les trois heures cet après-dîner, et je partirai peut-être vers la brune afin d'arriver de noir à l'autre côté!*". Voilà ma femme bien contente

et moi, dans l'embarras, je ne savais quel parti prendre. Mon imagination formait de grosses montagnes bien escarpées et parsemées de voleurs patriotiques qui m'ôtaient le peu de courage qui m'était encore resté.

Dans cet esprit, j'entrai dans la grosse charrette qui m'attendait avec plusieurs jeunes filles. Je pris les rênes. Les premiers pas que fit le cheval, m'apprirent qu'il fallait m'armer de beaucoup de patience. Je lui tenais le langage le plus connu, mais il ne s'animait pas plus; il prenait le temps de compter ses pas. Je me mis à le frapper avec une hart, parce que je n'avais pas de fouet; il était insensible à mes coups et il avait l'air de dire "*Je suis trop chargé, je vais arrêter et débarquer ou je vous laisserai dans la boue*". Jugez si j'avais besoin de tenir mon âme à poignée, pendant ce trajet d'environ une lieue, avec cette rosse de la première qualité. Le contre-maitre qui était au champ nous reconnut de loin, et il vint au-devant de nous pour nous traverser. Il m'apprit alors que les Messieurs (employés) m'attendaient derrière le verger pour savoir s'ils pouvaient revenir à la maison.

Aussitôt rendue sur terre, j'envoyai le contre-maitre leur dire de revenir; qu'il n'y avait point de danger pour le présent, et continuai mon chemin, du côté de la maison. Je trouvai Soeur Jauron l'air triste et abattu, le teint changé; elle paraissait plus malade qu'à l'ordinaire. Je pouvais supposer que la crainte et les inquiétudes de ma longue absence en pouvaient être la cause, mais après qu'elle m'eut raconté l'aventure qui lui était arrivée, il fut bien facile d'en trouver la raison.

Cette aventure est assez drôle pour mériter d'être connue. Je vous ai déjà dit que j'avais laissé le matin Soeur Jauron dans un grand embarras avec son cheval; tant bien que mal, elle vint à bout de l'atteler et de le traverser, toujours avec l'aide de ses petits garçons; elle se mit en route avec plusieurs filles qui allaient aussi entendre la sainte messe.

Elles n'avaient pas encore fait le quart du chemin qu'elles virent trois hommes venir au-devant d'elles. La pensée que c'était des rebelles les frappa. Sans hésiter, elles retournèrent sur leurs pas et se rendirent chez M. Marchand en éprouvant de grandes peurs. Ces hommes les suivaient d'assez près, elles faisaient bien leur possible pour s'en éloigner, mais elles avaient affaire à une rosse qui savait endurer les mauvais traitements sans se troubler: ou leurs coups, ou leurs "*marche donc!*" qui ne lui donnaient pas d'émulation. Il allait toujours son même train jusque chez ce Monsieur-là. Elles laissèrent passer les hommes non sans les examiner depuis la tête jusqu'aux pieds.

Sorties de cette peur, elles reprirent de nouveau leur chemin, accompagnées des Dames Trudeau et Latour. Rendues aux maisons du bas de la rivière, on leur dit qu'il leur était inutile de se rendre à l'église, qu'il n'y avait point de messe à cause des troubles. Jugez de la frayeur que leur causait cette nouvelle, elles qui étaient déjà si peu disposées à supporter la vue d'un rebelle. Elles prirent le parti de les fuir le plus vite possible. Alors Soeur Jauron décida d'envoyer les jeunes filles avec la voiture au-devant de moi, et de retourner elle-même à pied avec les Dames; les voilà donc encore en chemin avec la crainte des rebelles. Marchant ainsi avec cette terrible inquiétude, elles ne cessaient de regarder de côté et d'autre pour voir si elles ne les verraient pas sortir. A force de regarder, leur vue se troubla, elles voyaient d'horribles fantômes. Une des Dames vit de l'autre côté, sur notre île, une grande vache caille, elle la prit pour une armée. "*Ah! ah! s'écria-t-elle, les voilà, courons!*" Il n'en fallut pas plus pour leur faire prendre l'épouvante.

Après une bonne course dans la boue, Soeur Jauron regarda à son tour sur l'île. Quelle fut sa surprise de n'y voir qu'une vache. Elle se mit à crier aux Dames d'arrêter, que ce n'était rien; celles-ci avaient si bien pris la fuite qu'il n'était pas facile de les faire arrêter. Enfin, elles s'arrêtèrent, soit parce qu'elles ne pouvaient plus courir, soit qu'elles entendirent Soeur Jauron, pour se trouver heureuses de ne plus voir cette armée si considérable à leur suite.

Mon arrivée à la maison dissipa les grandes craintes de Soeur Jauron et rendit la vie à la femme de mon vieux soldat, car depuis que son mari et son fils avaient été pris par les rebelles, elle était toujours en pleurs; en voyant revenir son mari, la joie a été grande, mais elle n'était pas complète: "*Ce n'est pas tout, dit-elle, il m'en manque encore un!*" L'entrée des Messieurs (employés) fit cesser la conversation. Je leur fis part de tout ce qui se passait au camp et des dangers qu'il y avait à craindre; je leur dis qu'ils pouvaient cependant garder la maison. Je leur fis donner à dîner, et entrai dans notre salle pour prendre le mien; il était près de deux heures de l'après-midi et je n'avais pas encore déjeuné; mon estomac n'était pas sur le bon train.

Nous goûtions tous une grande joie de nous voir réunis, excepté ma vieille; le souvenir de son fils la suivait toujours. "*J'aurais bien voulu lui dis-je, demander grâce pour votre fils, mais je craignais de trop m'exposer; ne vous peinez donc pas tant, votre fils est jeune, il pourra se sauver; vous devez être bien contente du retour de votre vieux*". - "*Ah! oui, me répondit-elle, mais mon pauvre Joe...*" A ce nom, sa douleur augmentait. Comme je ne pouvais lui rendre son fils, je la quittai sans la consoler...

Pendant que nous nous entretenions sur les malheurs du jour, nous aperçûmes au loin, une voiture qui paraissait extraordinaire. Qu'est-ce que cela? Plus de paix à espérer, chacun portait les yeux sur cette voiture et je ne la perdais pas de vue. Nos Messieurs (employés) s'évadèrent dans le bois, notre contre-maître voulait les suivre, je l'en empêchai. A force d'examiner la voiture, on reconnut le cheval du Curé; mais la voiture était une grosse charrette, et il paraissait y avoir plusieurs personnes dedans. Je ne me fiais pas à mes yeux ni à ceux du contre-maître mais je voyais venir la voiture avec inquiétude. Enfin le contre-maître reconnut M. le Curé avec sa mère et sa soeur, et alla au-devant d'eux avec la chaloupe.

Nous étions contentes de voir M. le Curé venir nous visiter, cependant son arrivée en grosse charrette avec sa mère et sa soeur, à deux heures, le dimanche, était si extraordinaire que nous ne savions que penser. Au moment où nous les recevions, M. le Curé me dit: "*Ma Soeur, je vous amène ma mère et ma soeur, si vous voulez les recevoir. Le bruit court continua-t-il, que les Sauvages arrivent, et ma mère aura moins peur ici qu'au presbytère.*"

M. le Curé nous apprit qu'une partie des rebelles qui avaient été au Sault Saint-Louis étaient faits prisonniers, que ceux qui avaient pu s'échapper s'étaient rendus à Châteauguay à travers les bois, etc. etc. "*Mais, est-ce bien vrai?*" lui-dis-je, étonnée. "*C'est certain me répondit-il, nous venons de l'apprendre d'un homme qui s'est trouvé au Sault au moment de la prise de M. Cardinal, et des autres; il s'est rendu ici avec bien de la peine. Son arrivée a alarmé les gens du village qui attendent les Sauvages d'heure en heure.*" Le pauvre Curé racontait ces choses avec peine.

Je quittai Soeur Jauron pour préparer à dîner avec l'aide de mes deux femmes (employées). Je me donnais du tourment pour multiplier les plats, mais il n'était pas possible de faire un grand festin avec du lard salé... J'oubliais de vous dire que j'avais fait allumer le poêle de la salle sans



penser à mon argent... Le dîner étant prêt, nous allions mettre la table... mais le Curé ne pouvait différer son retour au presbytère pour différentes raisons. Impossible de lui faire accepter mon dîner, et encore moins de lui faire promettre de venir nous rejoindre le soir.

Je lui représentai que s'il restait au presbytère, l'inquiétude qu'en éprouverait sa mère, qui était déjà bien faible, la mettrait plus mal, etc. etc. Après un moment de réflexion, il me dit: "*Je reviendrai ce soir.*" Comme nous craignons quelques soulèvements dans la nuit, j'envoyai M. Laramé prier les Dames Trudeau et Latour de venir nous trouver; elles se rendirent très contentes à ma demande, et notre nombre augmenta de plus en plus.

M. Félix Labelle se trouvant embarrassé par un grand nombre de coppes (sic) qu'il avait sur lui me demanda de les lui changer. Je me mis en devoir de lui rendre ce service, mais je ne savais plus où trouver mon argent... Je me suis alors rappelée qu'il était dans ce poêle qui chauffait depuis environ deux heures. Je volai au poêle avec un empressement extraordinaire, j'en arrachai le bois à demi brûlé à toute vitesse. L'étonnement des Messieurs et des Dames, témoins de mon agitation, était au comble. "*Qu'est-ce que c'est? Qu'avez-vous?*" dirent-ils. "*Mon argent est dans le poêle*" répondis-je, en creusant toujours dans la cendre. Je crois qu'ils me crurent folle; enfin, je parvins à déterrer l'objet de ma sollicitude; mais le sac était réduit en cendres. Je retrouvai mon argent un peu endommagé.

En passant près de la porte, j'aperçus M. Narcisse Mallet, tout défait et hors de lui-même. "*Je viens vous demander l'hospitalité*" me dit-il, "*comme les Sauvages arrivent, je craignais en restant dans ma maison d'être pris par les rebelles pour augmenter leur nombre, et ici je crois être en sûreté.*" Je m'informai de sa Dame et de ses enfants. "*Ma femme ne veut pas sortir de la maison, elle y reste pour en avoir soin; et mes enfants sont chez un tel...*"

L'attente des Sauvages avait causé une frayeur terrible dans tout le village et dans les environs; les maisons se vidaient, les femmes fuyaient, les unes dans les bois, les autres du côté sud de la rivière, traversaient au nord, portant dans leurs bras leurs enfants à demi-vêtus. Des cris lamentables se faisaient entendre au loin... On a vu une femme qui ne tenait le lit que depuis trois jours, prendre son enfant dans ses bras, et braver l'eau et la boue jusqu'à mi-jambes pour gagner le bois.

Il n'est pas possible de dépeindre l'état pénible où se trouvaient les gens depuis le bas de la rivière jusqu'au delà du moulin. Tous étaient en mouvement et dans la plus grande terreur. Pour le coup, c'était la confusion des langues. Personne ne se comprenait, c'était un cri général. "*LES SAUVAGES!... LES SAUVAGES!...*"

Peu de temps après l'arrivée de M. Mallet, on vint dire aux hommes (employés) "*Sauvez-vous! sauvez-vous!... Les voilà qui arrivent!*" Je courus à la salle pour en avertir M. Mallet. Je ne finissais pas de dire aux gens de la cuisine "*Sauvez-vous!*" Ce Monsieur était malade, il prenait son temps, je me mis à lui crier "*Sauvez-vous! vite! M. Mallette, car vous allez être pris. - Où aller?*" me dit-il. - "*Gagnez le bois avec les autres*" lui dis-je. - "*Ah! ma chère Soeur, je ne suis pas capable; cachez-moi dans votre maison.*" - "*Je ne le puis, car si vous restez ici, je ne pourrai pas leur dire que je n'ai pas d'homme dans la maison.*" - "*Ah! ma chère Soeur, de grâce, mettez-moi dans votre cave*" me dit-il avec lamentation. Je persistais à lui refuser cette place, pensant qu'il y serait pris parce que je ne pouvais pas mentir pour le sauver. En même temps, je fus tirée d'embarras par l'idée d'une réponse qui se présenta à mon esprit, réponse par laquelle je pourrais

sauver mon protégé sans mentir. "*Descendez, lui dis-je, vite dans la cave!*" et sans lui donner le temps de se rendre au pied de l'escalier, on ferma la porte sur lui, tant nous étions persuadés que les rebelles arrivaient sur nous... Le pauvre Monsieur! Je ne sais comment il a pu faire un pas dans cette cave obscure où on ne pouvait distinguer que les yeux des chats. Il me semble qu'il s'est passé quelque chose d'assez singulier au sujet de ce M. Mallet, dans cette cave, mais je ne m'en rappelle pas assez.

Je me trouvais alors tranquille sur le sort des hommes (employés) que je savais être hors de danger, de sorte que je ne m'occupai plus des rebelles; je ne pris pas même la peine de regarder s'ils venaient d'ailleurs. Je n'avais pas une minute à perdre aux fenêtres: seule, chargée de pourvoir au dedans et au dehors de la maison, mon ouvrage était hors de toute mesure. La faible santé de Soeur Jauron la privait de m'aider selon son désir quoique cependant, elle faisait toujours plus que je n'aurais voulu.

Pensez que la mousse n'avait pas de prise sur moi, et que je ne comptais pas les marches pour monter et descendre les escaliers; je ne me trouvais pas capable de faire face à tout, et de répondre à tous ceux qui s'adressaient à moi; j'allais par conséquent au plus pressé. Les Dames gémissaient à la vue de tout ce bouleversement. Je rencontrai dans la salle, Mademoiselle Labelle qui me dit "*Je crois que M. Ellice et ses compagnons n'ont point mangé depuis leur arrivée, et comme il n'y a plus de femmes dans le village, les hommes n'y penseront pas*", ou je crois qu'elle leur dit "*ne voudront pas leur rien donner*". Le souvenir des prisonniers ne s'effaça plus de ma mémoire. Une grosse demi-heure s'était écoulée depuis que M. Mallet avait pris son logis dans la cave, et personne ne songeait à l'en faire sortir; du moins je n'y pensais pas, non plus qu'aux rebelles, lorsqu'une femme vint me dire "*personne ne vient, on s'est trompé*". Alors, je repensai à M. Mallet et m'empressai de le faire «élargir».

Quelle bévuel!... et les hommes qui avaient pris la poudre d'escampette! Où sont-ils à présent, me demandais-je... peut-être dans le fond des bois, et comment les trouver... le jour est sur son déclin. Toutes ces pensées auraient dû être plus que suffisantes pour m'empêcher de faire aucune recherche, mais l'idée des peines auxquelles ils auraient été exposés en couchant dehors à la pluie et sans souper était capable d'émouvoir le coeur le plus insensible et de lui donner de la force, du courage et de la compassion. Comme je m'étais fait un devoir de les préserver de tous malheurs, il y aurait eu de l'injustice de ma part si je les avais abandonnés dans une circonstance si pénible pour eux. Sans hésiter, et sans réfléchir, sur ce qui pourrait m'arriver, je pris le chemin qui conduit au bois. POUR dire la vérité, je m'en suis tracé un, car celui qui y mène ordinairement est élevé à la vue du village d'où on peut découvrir une personne au loin. La crainte des patriotes me fit tracer ce nouveau chemin, en plein champ dans les lieux les plus bas, où il fallait passer sur le travers des planches, dans la boue et dans l'eau. Je regardais de tous côtés en marchant, et j'avais les yeux grands. Je me promenais près du bois, afin de me faire voir par les fugitifs, puis entrai dedans en faisant tout le bruit possible. Je prêtais bien l'oreille, mais tout fut inutile, je ne vis personne, et je n'entendis que le doux bruit du feuillage agité par la pluie. Je ne perdais pas l'espérance de les retrouver. Je me promenais sur le long et sur le large aux environs du bois, m'attendant à tout instant de les voir sortir. La noirceur m'environnait, je me lamentais intérieurement voyant que mes peines étaient perdues. Je ne voulais pas rester plus longtemps à l'entrée de ce bois, et d'un autre côté, j'hésitais à retourner à la maison, je ne sais au juste pour quelle raison... Je repris enfin le même chemin, qui était devenu encore plus difficile à faire à cause de la noirceur. Incertaine où mettre le pied, j'enfonçais souvent dans des

trous ou sur des hauteurs; je butais et chancelais de côté et d'autres, m'arrachant cette plainte qui partait du fond de mon coeur "*Mon Dieu! que c'est de valeur!*"

Après bien de la fatigue, j'arrivai à la maison mouillée jusqu'à mi-jambes et je changeai de chaussures, etc. ce n'était pas sans besoin; mes pauvres pieds n'avaient pas encore séché depuis qu'ils s'étaient mouillés en allant visiter les Dames avant le jour.

Pendant que mes femmes (employées) préparaient le souper, Soeur Jauron dressait des lits pour nos hôtes. Je commençai à mettre de l'ordre dans mes papiers afin de pouvoir les sauver à la moindre apparence de danger; je n'étais pas bien avancée dans ma besogne lorsqu'on vint me dire que la table était mise pour le souper. J'allai sur le champ faire mettre à table ma compagnie, mais mon coeur fut saisi de douleur en ne voyant pas s'asseoir à la même table nos pauvres compagnons d'infortune.

Je pris la résolution de bien souper, car je sentais mes forces diminuer. Après avoir servi le thé, je me mis en devoir d'exécuter ma résolution, en même temps, je préparais M. Mallet à m'imiter. A peine avais-je commencé que je m'entendis nommer et appeler à la porte; grande inquiétude pour tous les gens de la compagnie qui crurent que les rebelles étaient à la porte et, ma fuite précipitée de la salle les confirmait dans leur supposition. M. le Curé y mit le comble en disant "*//s sont arrivés*". Quelle consternation, ils étaient tous dans l'attente des rebelles. J'entrai dans la salle, tous les yeux se portèrent vers moi avec inquiétude; tous attendaient en silence mon rapport. M'adressant à M. le Curé, je lui dis que c'était nos Messieurs (employés) qui venaient des bois et demandaient s'ils pouvaient entrer dans la maison. La tristesse fit place au contentement, chacun reprit son assiette ordinaire; la conversation roulait sur les affaires du jour, conservant un levain de douleur qui ne cherchait qu'à fomentier. Craignant que les rebelles ne reviennent pour recruter, et afin d'éviter la surprise, une personne fut nommée pour faire la sentinelle pendant le souper. Mêmes précautions pour la nuit; mais tout cela ne me rassurait pas assez. Comme je n'étais pas chiche à faire la loi et à faire sortir des ordonnances, j'ai commandé à MM. Trudeau et Laramée de prendre leur souper et de sortir de suite dans les bâtiments sur les foins. J'allai à la cuisine faire le même commandement au contre-maître et à sa suite. La peur avait tellement suffoqué ce pauvre homme, qu'il ne pouvait souper; je sentis trop le besoin que je pouvais avoir de lui dans le cas de quelque danger, pour le laisser affaiblir. D'un ton décidé, je lui dis de prendre sur lui et de souper. Je fus obéis sur le champ; mais pour se retirer dans les bâtiments, il hésitait et aurait préféré s'en aller dans le bois, croyant qu'il y serait plus en sûreté. "*Vous irez sur les foins, lui dis-je, vous êtes assez nombreux pour faire le quart, chacun à votre tour; montrez aux autres le chemin par lequel ils pourront se sauver en cas d'une visite des rebelles. S'ils viennent vous trouver à la maison, je sortirai et je ferai assez de bruit pour que vous puissiez m'entendre, alors vous prendrez la fuite.*"

Notre maisonnée était alors composée de quarante personnes, tant femmes qu'enfants. Ces braves gens partirent donc prendre possession de leur gîte, ils portèrent avec eux les robes de boeufs pour leur servir de couvertures. Ils durent trouver dur de quitter la chaleur du poêle pour se retirer sur le foin, eux qui avaient passé la plus grande partie de la journée à la pluie, tous transis de froid; mais aucun ne dit mot; tous se soumirent à mes ordres sans répliquer.

Chaque fois que j'ai ordonné ou commandé quelque chose, j'ai été obéie sur le champ; toutes les personnes de la maison se laissaient conduire par moi, M. le Curé comme les autres, cependant je n'en tirais pas vanité. Mon intention était de leur rendre service, et par-dessus tout de

les sauver; au reste, l'amour propre ne trouvait pas l'entrée dans mon coeur bouché par les peines et les inquiétudes.

Après le départ des Messieurs (employés), les portes fermées, j'allai rejoindre ma compagnie de la salle pour passer la récréation avec les personnes qui la composaient. Elles étaient tristes et abattues et notre conversation portait à la mélancolie. Les réflexions les plus amères sur les malheureux événements du temps étaient le sujet ordinaire. Après une veillée raisonnable, M. le Curé me pria de faire la prière du soir; je m'y opposai fortement, nous étions trop de monde pour pouvoir loger dans la salle, et s'il voulait la faire là, j'irais la faire aux gens de la cuisine. Il rejeta toutes mes observations et me dit "*Nous irons aussi à la cuisine*". Il se rendit donc à la cuisine avec sa suite qui se tint en partie dans le corridor. J'aurais bien voulu que M. le Curé pût rester dans la salle pendant que je faisais cette pénible prière. Après m'être acquittée de cette tâche difficile, je nommai les filles qui devaient faire la sentinelle mais toutes les femmes et les filles qui composaient l'assemblée de la cuisine voulaient faire la sentinelle, aucune ne désirait se coucher. J'étais cependant bien décidée à les faire coucher, car le bruit qu'elles faisaient entre elles et avec leurs enfants aurait empêché les veilleuses de distinguer le bruit extérieur. Je leur dis donc de se coucher et de profiter de cette nuit pour se reposer, parce qu'on pourrait en avoir de plus mauvaises. Point de réponse de leur part. "*Si vous ne voulez pas vous coucher* leur dis-je, *éteignez la chandelle et gardez le silence*". Il y en eut d'entre elles qui passèrent la nuit au noir et sans dormir, tant elles étaient effrayées des rebelles.

Je remis mes papiers en ordre avec l'aide de Mademoiselle Labelle; nous les arrangeâmes si bien que nous aurions pu les rouler à nos pieds sans les déranger. Vers une heure du matin, nous nous décidâmes à nous coucher. Le temps était bien obscur et silencieux.

Il n'y a rien de si efficace qu'un peu de misère.... Je fis mettre dans la salle des habitants le matelas d'un de nos hommes, et je m'enveloppai dans ses couvertes. J'eus soin de recommander aux veilleuses de venir me trouver au moindre bruit qu'elles entendraient, et mis mon réveil pour tomber de grand matin; je n'avais pas besoin de prendre toutes ces précautions, l'inquiétude seule me suffisait. Mon lit n'était pas des plus mollets sur ce plancher; cependant je dormis d'un bon sommeil jusque vers les trois heures, un petit bruit qui se fit alors dans la chambre des Messieurs (employés) m'éveilla.

Après avoir prié, je commençai à faire le ménage. Pendant que je balayais une des salles, MM. Trudeau et Laramée arrivèrent à la maison; je fus surpris de les voir à une telle heure. Voici ce qui les éveilla si matin. Pendant qu'Antoine faisait le quart, il vit passer deux hommes près des bâtiments, il tira aussitôt M. Laramée par les pieds, en disant "*Les voilà!*" Dans l'instant, l'alarme se répandit parmi eux. En même temps, nos deux femmes qui allaient traire les vaches marchaient près de la rivière. Antoine, qui ne cessait de les regarder, les prit pour des rebelles, il dit aux Messieurs: "*Voyez-vous les autres qui viennent?*" en montrant du doigt les deux femmes; alors ils se mirent à crier: "*Sauvons-nous, les voilà!*" En même temps, ils cherchaient les trous, mais la grande obscurité qui régnait dans ce grenier les empêchait de les trouver. Antoine examina de nouveau ces rebelles et reconnut enfin que c'était son père avec un nommé Duquet qui avaient passé la nuit dans le bois et qui revenaient à la maison. Il cria aux autres: "*C'est mon père!*" Alors tous s'arrêtèrent. Il était temps, ces Messieurs étaient sur le point de prendre la fuite dans l'île. Peu de temps après leur arrivée, toute la maisonnée fut sur pied; je me mis avec plusieurs autres à préparer le déjeuner; de plus j'avais à tenir lieu de Docteur à deux pauvres femmes malades; l'une d'elles ne l'était que depuis peu, l'autre était tombée malade depuis long-

temps dans la consommation. Cette dernière avait été si effrayée par l'idée des Sauvages qu'elle ne pouvait plus rester dans sa demeure, et comme elle ne pouvait pas faire le trajet de sa maison à chez nous à pied, elle s'était fait amener en canot.

Ainsi occupée, je n'oubliais pas les pauvres prisonniers, leur triste position m'était souvent présente à l'esprit, et je sentais augmenter en mon coeur le désir de voler à leur secours. L'heure du déjeuner était arrivée, on mit la table: M. le Curé ne voulut pas s'y asseoir parce qu'il espérait pouvoir dire la sainte messe; il partit pour le village dans cette espérance et promit de nous envoyer des nouvelles.

Je fis part à M. Mallet du projet que je formais au sujet des prisonniers, il me répondit avec crainte: "*Prenez garde à vous*". Aussitôt débarrassée du déjeuner, je demandai au contre-maître son plus chétif cheval, que je craignais de perdre au village.

Je n'ai pas manqué d'avoir mon ancienne rosse. Au départ, Mademoiselle Labelle demanda à m'accompagner; nous partîmes donc avec notre vieux cheval qui se faisait prier pour aller le pas, et encore le petit pas. Le Canon que nous entendions gronder avant notre départ nous tenait dans les transes; notre conversation ne roulait que sur l'arrivée des soldats que nous regardions comme certaine, et sur les suites fâcheuses qui en résulteraient. J'avais dit à ma compagne que dans le cours de la journée je m'attendais à avoir des nouvelles de la ville. "*Et partirez-vous?*" s'écria-t-elle. "*Qu'allons-nous devenir si vous nous quittez?*" Je lui assurai que je n'avais aucune intention de le faire, et je lui dis de ne point craindre cela.

Sur notre longue prairie, nous fîmes rencontre d'un homme qui tenait une hache sur l'épaule, il paraissait bien accablé. "*Quelle nouvelle?*" lui demandai-je. Il me répondit il me semble "*Je n'en ai pas*" et il passa outre. Je désirais grandement savoir où en étaient les choses avant d'arriver au camp. Nous trouvâmes aux premières maisons André Caron, un de nos engagés, il était avec son père et plusieurs autres personnes. "*Vous ont-ils donné votre congé?*" leur demandai-je. "*Nor*" me répondirent-ils, "*ils nous permettent de nous promener, mais on doit retourner tout à l'heure.*" - *Sauvez-vous* leur dis-je, *car la troupe est en marche, nous avons entendu l'annonce par deux coups de canon*" et je crois avoir ajouté: "*elle est près de nous. Si vous vous trouvez au camp lorsque les soldats arriveront, vous serez hachés, et aucun de vous n'échappera de leurs mains*". Je leur affirmai tout cela avec une grande certitude. Les femmes qui se trouvaient là comprirent le danger. Les unes essayaient de détourner les hommes de ce parti, les autres dépeignaient les malheurs que cette rébellion devait nous attirer; elles mettaient le tout au plus haut point.

Notre discours ne plut pas à un fieffé patriote qui se trouvait présent. Il se tenait appuyé sur son fusil, et trépidait de nous entendre parler de la sorte; il prit la parole et dit d'un ton décidé "*Puisqu'il faut mourir, j'aime autant mourir aujourd'hui comme une autre fois*". Quel malheureux! Je ne voulais plus trop m'exprimer devant lui, car je le redoutais. J'appelai à part le père de notre engagé et lui fis part de mes inquiétudes sur le compte de son fils qui était jeune et qui ne savait pas s'y prendre pour se retirer de mauvais pas. J'enjoignis le père de fuir avec son fils et d'attirer à sa suite tous ceux qu'il pourrait gagner. Il reçut bien mes avis, et paraissait bien disposé à les suivre; je le quittai avec la confiance que ce pauvre André trouverait le moyen de s'esquiver. (Cet André est celui qui est resté immobile dans notre cuisine lorsque les rebelles sont venus prendre nos hommes.)

A quelques pas de là, nous vîmes venir la mère d'André qui courait dans la boue; elle paraissait toute effarouchée, je voulus en savoir la cause. "*Hé! ma Soeur, je cherche mon fils, et je ne puis le trouver*". Elle se lamentait en proférant ces paroles. "*Vous le trouverez avec son père, chez vous, je viens de le voir*" lui dis-je. Elle partit consolée. Nous rencontrâmes ensuite un homme qui m'était inconnu, il avait une physionomie très féroce et il tenait à la main une espèce de dard ou un pique monté sur un bâton. Saisie de crainte à la vue de cet homme qui paraissait si déterminé, je le voyais approcher avec frayeur, car nous étions éloignées de tout secours. Avec un si misérable cheval, que pouvions-nous espérer? Mais heureusement pour nous, il passa son chemin sans rien nous dire, et je le saluai avec politesse.

Nous nous rendîmes chez M. le Curé, là comme dans les environs, je voyais régner la plus grande tristesse... Sans trop perdre de temps en conversations inutiles, j'allai chez M. Mallet espérant y trouver des informations des prisonniers. J'entrai au milieu de la garde qui se tenait là. Madame me fit monter dans une chambre située au-dessus de cette garde; rien de plus pressé que de lui demander si les prisonniers avaient mangé. "*Ne soyez pas en peine me dit-elle, ils sont tous réunis ici dans ma maison et c'est moi qui en ai soin...*" Je ne puis exprimer la joie que j'ai ressentie en entendant cette bonne nouvelle, et de voir ces Messieurs entre si bonnes mains. Je chargeai cette bonne Dame de faire mes commissions à ces pauvres captifs. Ils étaient alors dans une chambre dont tous les contrevents étaient fermés, de sorte que le jour n'y pénétrait pas; il y avait des gardes de postes en différentes places, pour empêcher tout accès auprès d'eux. Cependant, Madame Mallet avait la liberté d'entrer dans leur chambre, toujours accompagnée d'un ou deux sentinelles. Quelle gêne pour cette bonne Dame d'avoir ces fripons à ses trousses, chaque fois qu'elle avait à rendre aux prisonniers le moindre service. Ils étaient témoins de chaque plat qu'elle entraînait dans la chambre; je crois même qu'ils en faisaient l'examen avant de le livrer aux prisonniers.

Madame Mallet, plus fine qu'eux, avait su se ménager une porte secrète par laquelle elle communiquait à volonté avec les prisonniers, et c'est par cette porte qu'elle me permit de faire parvenir mes commissions. Dans la chambre où nous causions avec cette Dame, nous n'entendions qu'un bruit confus; mais tout à coup nous distinguâmes une voix plus élevée qui faisait le commandement aux autres avec grande autorité. Le bruit augmentait de beaucoup; Madame Mallet nous dit "*Retirons-nous d'ici, car on nous observe, mais faisons semblant de rien!...*" Je descendis donc au milieu de ces va-nu-pieds. Je trouvai au bas de l'escalier un brave homme qui m'était bien connu; il était appuyé sur son fusil et avait un air fort pensif; il est bien probable qu'on l'avait forcé de marcher; il me dit d'un ton plaintif: "*Ah! ma Soeur, si tout ce qu'on dit était vrai encore.*" - "*Quelle nouvelle?*" demandai-je. Un de ceux qui étaient présents s'empressa de me dire qu'ils avaient reçu une lettre qui leur annonçait que la ville de Toronto était incendiée; le Fort de Laprairie pris d'assaut, et que le bateau à vapeur **La Princesse** était englouti. Il me racontait tout cela avec une grande jubilation.

Pendant son récit, il y en avait qui se tenaient près de moi, les uns appuyés sur leurs fusils, les autres tenant des espèces d'épées, ou pour mieux dire des bouts de faux garnis de fourreaux de cuir rouge, et tous tenaient leur chapeau en tête. Je demandai à voir cette fameuse lettre, ils parurent embarrassés de cette demande. "*Elle est écrite en anglais*" me dit l'un d'entre eux; "*savez-vous le lire?*" - "*Oui*" lui répondis-je. Il se retourna du côté de ses compagnons en leur disant: "*On peut bien lui montrer cette lettre*" mais elle n'était plus parmi eux, on la disait de l'autre côté de la rivière. Je jugeai à leur manière d'agir que cette lettre était forgée et je ne me suis pas trompée.

Dans ce moment, ces rebelles étaient dans une grande confusion; SANS CHEF, chacun s'arrogait le droit de faire la loi. Un jeune étourdi qui paraissait avoir trop entonné, ordonnait de ne plus livrer de boisson; un autre faisait la correction aux sentinelles parce qu'elles ne faisaient pas leur devoir. Un de ceux qui étaient venus nous trouver à l'île, me regarda d'un air hautain et méprisant comme s'il avait voulu me dire: "*Va, pauvre créature, tu me le payeras bientôt*".

Je filais doux en sa présence, mais ce qui augmentait de beaucoup ma peur, c'était de voir ces braves censitaires enveloppés dans cette malheureuse cause; il me semblait pouvoir lire dans la physionomie de plusieurs qu'ils agissaient contre leur coeur et contre leur volonté, et qu'un mot de ma part aurait suffi pour leur faire prendre la fuite; mais il ne m'était pas possible de leur faire connaître ma pensée, j'étais entourée d'esprits malfaisants qui épiaient toutes mes paroles, mes regards et mes démarches; je ne pouvais dire que des choses bien indifférentes. Madame Mallet me dit à l'oreille: "*Voyez les prisonniers, ils vous regardent*." Je n'eus pas le temps de me retourner que la porte était déjà fermée et bien gardée. Je pris congé de Madame en la priant de se trouver le jour suivant à l'église, à huit heures, afin que je puisse lui livrer une lettre que je désirais faire passer à un des prisonniers. Elle me promit de s'y trouver et de la faire passer par sa porte secrète.

Je rendis compte à M. le Curé de l'état des prisonniers et de tout ce que j'avais appris d'extraordinaire. Le bon Monsieur ne savait que dire ni que faire, il se contentait d'en gémir devant Dieu. En passant par la cuisine, je trouvai là un de mes élèves; je ne pus retenir mes larmes en le voyant, d'autant plus que je connaissais tout le mauvais traitement qu'il avait subi au moment de SA PRISE. Les nouveaux dangers qu'il courait en se tenant près du camp m' alarmaient, car l'image de l'arrivée prochaine des soldats parmi cette assemblée d'étourdis qui les abattraient de tous côtés sans miséricorde m'était présente à l'esprit. Je regardais sa perte et celle de bien d'autres comme certaine; je lui conseillai donc de se confesser pour se tenir prêt et lui donnai aussi les moyens de pouvoir s'évader dans la nuit. Je le quittai avec le regret de ne pouvoir le délivrer.

Mademoiselle Labelle n'était pas encore prête pour retourner à l'île, il lui restait bien des choses à mettre en ordre; pendant ce temps, je partis rendre visite à M. Lepailleur que je supposais être bien en peine. La GARDE se tenait sur le pont, elle me laissa passer sans me dire mot. Rendue chez la dite Dame, je trouvai sa maison fermée. Croyant que c'était la peur qui la forçait de se tenir cachée au dedans, je me présentai aux fenêtres en l'appelant par son nom. Point de réponse... Je heurtai aux portes et aux fenêtres, mais inutilement. Ne la trouvant pas, je continuai à faire des recherches dans son hangar à bois et dans ses bâtiments. Près de ce lieu, il y avait une petite soue dans laquelle se trouvait un très beau pourceau qui paraissait être abandonné; ce pauvre animal, en me voyant venir se mit à crier pour avoir à manger. Je fus sensible à ses plaintes, et encore bien plus de n'avoir rien à lui donner. "*Pauvre bête*" lui dis-je, "*tu ne mourras pas de faim, car je vais te mettre en liberté*". En effet, je lui donnai carte-blanche et me dirigeai du côté du presbytère. Sur ma route, je fis rencontre d'un homme tout décomposé; je lui demandai s'il savait où était Madame Lepailleur. Je ne sais au juste quelle a été sa réponse, cet homme était si monté contre les rebelles qu'il n'avait qu'eux dans la tête; il m'en fit un grand narré, mais il me dit entre autres choses: "*Je n'ai pas marché, et je ne marcherai pas; mais, ma Soeur, ils vont nous faire périr...etc.. etc..*". Enfin il ne finissait plus.

Je voyais bien que ce pauvre homme me parlait avec confiance, que ses réflexions étaient bien justes, et que quelques mots de ma part ne lui auraient pas été nuisibles, cependant je n'ai pas

osé lui dire une seule parole pour l'encourager ni pour approuver ses bonnes résolutions. J'étais devenue si défiante que je ne m'ouvrais plus qu'à un très petit nombre de personnes du Canton. C'était une trop grande lâcheté qui me portait à me défier de ce brave homme qui me parlait avec tant de franchise; je ne saurais me pardonner de l'avoir quitté au fort de sa peine sans aucun soulagement... Le nombre des GARDES s'était accru sur le pont, je m'arrêtai par curiosité pour leur demander s'ils avaient de bonnes nouvelles. Ils s'attroupèrent autour de moi et s'empressèrent de me répondre, surtout un cordonnier qui faisait bien le fendant; il me dit avec un ton de hardiesse: "*Tout va bien, ma Soeur*". Mais, en disant cela, il paraissait bien rêveur et se promenait avec inquiétude de côté et d'autre. Un autre me dit "*Quarante de nos gens ont été fait prisonniers par les gens du Sault*". mon cordonnier reprit la parole et dit: "*Ils étaient des maladroits, ils ne savaient pas s'y prendre*".

Enfin, il se croyait bien plus avisé qu'eux, il l'était en effet, puisqu'il avait eu assez de prudence pour ne pas suivre ces maladroits. Je lui témoignai la grande crainte que j'avais des gens du Sault. "*Il n'y a aucun danger à courir*" reprit mon cordonnier, "*nous sommes trop nombreux contre eux; nous allons mettre des GARDES aux différents postes où les gens du Sault pourraient nous surprendre*". Je ne sais sur quelle force il comptait, pour moi je les trouvais bien faibles. Le quart de ces rebelles avaient peut-être d'assez bons fusils, mais sans munitions. D'autres avaient des crochets de fer montés sur des cannes d'environ six pieds de long et devaient probablement avec ces armes abattre les cavaliers... Une troisième partie avaient des bâtons, des bouts de faux, des grattes, des pioches, etc.. et une autre compagnie était armée de fusils d'apparence, c'est-à-dire des fusils de bois sans détente. Ceux-ci étaient, disait-on, pour faire peur aux anglais. Je n'ai pas vu de mes propres yeux toutes ces espèces d'armées, mais elles n'en ont pas moins existé dans le temps d'effervescence et de trouble. Je trouvais cette armée dans le plus grand désordre, chacun se promenait avec son arme où bon lui semblait et il n'était resté au camp qu'une petite misérable GARDE qui avait l'air de vouloir prendre la fuite au premier cri d'un Sauvage. Je ne dois pas omettre de vous dire que ces imprudents avaient défait plusieurs pièces du pont pour empêcher, disaient-ils, l'ennemi de traverser, ce qui a été cause qu'un de leurs chefs qui était échauffé par la boisson et qui venait à cheval au grand galop, a été sur le point de s'y précipiter.

Toutes les marques de protection que ces gens me donnaient ne me flattaient pas, je craignais toujours qu'ils fissent une sortie sur nous, suivant leur premier plan, et je voulais tâcher de les en détourner de mon mieux. "*Savez-vous leur dis-je, que les femmes ont toutes un peu peur... qu'une grande partie d'entre elles se sont rendues chez nous avec leurs enfants. Notre maison s'emplit, j'ai bien la volonté de leur rendre service tant que j'aurai de quoi les assister, mais je me trouve bien court de provisions*". Je fus grandement applaudie pour avoir reçu ces personnes. "*C'est bien, ma Soeur, me dirent-ils, ayez soin des femmes et des enfants, lorsque vos vivres viendront à manquer, faites-nous le savoir; faites-nous un cri, et nous volerons à votre secours...*" Ce n'est pas ce que je demandais, parce que j'espérais bien pouvoir me passer d'eux. "*Les femmes sont si effrayées, leur dis-je, que si elles voient venir un homme armé, elles mourront de peur*". - "*Ne craignez pas, ma Soeur, me dirent-ils, personne n'ira vous troubler*".

Bonne affaire, pour moi, c'est exactement ce que je demandais du fond de mon coeur. Vous pouvez croire que je leur fis des remerciements sans fin, je les quittai avec joie ayant l'assurance qu'ils ne nous inquiéteraient pas dans notre demeure. Je me rendis de suite auprès de ma compagne, Mademoiselle Labelle, je la pressai de quitter le presbytère. "*Nous n'avons pas de temps à perdre, lui dis-je, la troupe arrive et vite, partons!*" Je lui disais ces mots avec assurance, sans



autre certitude que les deux décharges de canon que nous avons entendues le matin... Mon imagination trop échauffée me représentait la troupe prête à fondre sur nous. Cette chère Demoiselle mettait toute l'expédition possible dans ses affaires. M. le Curé, de son côté, se pressait à arranger les vases sacrés, afin de nous les confier. "*Mais vous ne resterez pas ici* lui dis-je, *je ne puis quitter* me dit-il, *il y a des personnes qui ont besoin de moi à tout instant, en outre, je ne laisserai pas le Bon Dieu seul; mais si je me trouve trop pressé, j'irai chez vous avec le Saint-Sacrement, je pense bien, en ce cas, ne pas aller contre l'intention de Monseigneur. - Non,* lui dis-je, *il serait plus prudent de sauver le Saint-Sacrement à présent, car si les soldats viennent, comme il est possible, vous n'aurez peut-être pas le temps de le sauver ni de vous sauver vous-même...*" Vous voyez que je ne me gênais pas de décider mon Curé. Le bon Curé ne rejetait pas mon opinion, mais il tenait fortement à rester auprès de ses gens.

Nous continuâmes à charger notre voiture; j'allai avec M. le Curé pour chercher les registres, mais impossible de pénétrer jusqu'à la sacristie, le bedeau avait emporté la clef de la porte et s'était retiré en un lieu de sûreté sans pouvoir le trouver. Nous dûmes renoncer au projet de sauver les registres. Après que M. le Curé eut arrangé notre cheval, mis les guides en mes mains et prêté un fouet pour faire avancer mon vieux cheval, nous partîmes avec l'espoir de le revoir bientôt. Mon fouet ne faisait pas pousser de coeur à ma vieille rosse; nous allions à peu près comme l'ombre du midi; bon temps d'exercer notre patience avant d'arriver à l'île.

Notre contre-maître nous reconnut de loin, traversa la rivière et vint au-devant de nous. A ses premières paroles "*Quelle nouvelle?... et mon frère, où est-il? - Mauvaises nouvelles*", lui répondis-je, et en peu de mots je lui dépeignis l'état pitoyable de nos pauvres révoltés. "*Mais, n'ayez point d'inquiétudes,* continuai-je, *j'ai vu votre frère et je lui ai conseillé de désertre. Il doit le faire cette nuit, et il viendra vous rejoindre*". Avant même de passer la petite rivière, une voiture chargée arriva; le contre-maître nous dit que c'était le ménage des Dames Trudeau et Latour, qu'elles faisaient traverser à l'île pour le mettre en sûreté.

Nos gens de l'autre côté nous attendaient avec grande hâte; ils voulaient savoir ce qui se passait dans l'île et hors de l'île... Après leur avoir dit où en étaient les choses, j'allai trouver M. Mallet qui se trouvait dans une des chambres du haut. Là, étendu sur un lit de douleurs, à peine fit-il attention à mon arrivée; il était si dévoré par les inquiétudes et si accablé par la maladie, qu'il était devenu indifférent à tout; il ne fit aucune interrogation sur sa famille ni sur son magasin, et reçut ce que je lui disais sans émotion. En même temps, M. André Trudeau était appuyé sur le pied de son lit et prêtait beaucoup d'intérêt à chaque parole que je disais. Je parlais encore lorsqu'on vint crier à la porte "*Sauvez-vous, les rebelles arrivent!*" - "*Attendez!* leur dis-je, *je vais m'en assurer.*" Je sautai à la fenêtre pour m'écrier avec force: "*Sauvez-vous! descendez vite, M. Trudeau! les voilà sur nous!...*" Je trouvais que ce Monsieur prenait trop de temps, je le pressais de hâter sa marche: j'étais désolée de nous voir pris d'une manière si inattendue...

Je descendis les escaliers avec tant de vitesse que je faillis passer sur l'enfant de M. Mallet qui se trouvait sur mon chemin... Pendant que nos Messieurs (employés) avec le contre-maître passaient par le châssis du corridor, je me tenais à la porte du pignon pour recevoir nos prétendus rebelles, afin de donner le temps à nos fuyards de s'éloigner; ceux-ci furent rendus hors de la maison en un instant, mais ils n'étaient pas encore en sûreté; ils avaient une palissade à franchir d'environ cinq pieds de haut. M. Laramée et le contre-maître la sautèrent d'un seul saut, mais M. André qui n'était pas aussi lesté, ne put faire comme eux et resta renfermé dans notre cour; il cherchait une porte pour passer, et en même temps il essayait à sauter; mais en vain, il ne

trouvait ni l'un et ne pouvait faire l'autre, de sorte qu'il ne savait plus à quoi se décider. Ce qui mit le comble à sa peur, c'est qu'il m'entendit crier à pleine voix. "*C'est M. Trudeau! C'est M. Trudeau!* - *Quoi!* se disait-il, *veut-elle me faire prendre?*" Quel embarras de m'entendre si souvent répéter son nom. Il faut vous dire qu'après que nos fuyards se furent éloignés, que je les croyais hors de danger (j'ignorais encore ce que souffrait M. André dans sa prison de cour), toute mon attention se porta à examiner ceux qui venaient nous surprendre. Comme ils passaient la barrière qui fait le coin de la bergerie, je reconnus notre M. Joseph Trudeau, et me mis aussitôt à crier à tue-tête. *C'est M. Trudeau!...*

J'étais trop transportée pour le nommer par son nom de baptême et ne cessais de répéter "*C'est M. Trudeau!*" Ce sont ces cris réitérés qui accablaient tant M. André Trudeau. Jamais joie n'a été comparable à celle que j'éprouvai en ce moment, tout tressaillait en moi, voyant cet ANGE venir m'apporter des nouvelles notre chère communauté.

Je continuais toujours à crier et personne ne savait pourquoi. Ne pouvant plus y tenir, je volai au-devant de ce Monsieur, et je lui serrai la main avec transport et reconnaissance; ma joie était au comble, je me trouvais comme déchargée d'un fardeau très lourd. Je ne puis encore penser à cette visite sans être attendrie jusqu'aux larmes; s'il me fallait mettre au jour tout ce qui se passa alors en moi, je ne finirais pas... Mes cris redoublés attirèrent enfin l'attention de M. André et des autres, ils comprirent mon agitation et s'assemblèrent autour des nouveaux arrivés. Nous nous retrouvions ainsi près de douze personnes réunies, mais Madame Joseph Trudeau se trouvait absente. Pendant que nous nous entretenions devant l'écurie, cette Dame arriva tout à coup sur la grève de l'autre côté de la rivière, elle reconnut son époux, et se mit à crier "*Sauve-toi Joseph! Sauve-toi donc Joseph! ils vont te prendre!*" Elle voyait venir deux hommes armés, et elle craignait tant pour son mari qu'elle ne cessait de crier "*Sauve-toi, ils vont te prendre!*" Les rebelles étaient rendus à ses côtés et elle n'arrêtait pas ses cris; nous lui fîmes signe de se taire, mais inutilement, elle était aux abois.

Les deux rebelles voulaient savoir ce que signifiait l'assemblée de personnes qui se tenaient de l'autre côté. Ils appelèrent le contre-maître et voulurent le faire traverser, mais je m'opposai à leur dessein; ils réitérèrent leur commandement comme des maîtres brutaux auraient pu faire au dernier de leur valet. La crainte d'augmenter nos maux par cette résistance me fit céder à leur demande importune; je dis donc au contre-maître de traverser et que je me tiendrais sur la grève afin d'aller à son secours en cas de besoin.

Le pauvre homme s'exécuta mais avec grande frayeur. Rendu de l'autre côté, je crus m'apercevoir qu'il était mal pris, et il l'était en effet. Ces malavisés voulaient le mener avec eux; je m'élançai vers un canot pour aller à l'autre côté, car grâce à Dieu, je ne craignais pas ces hommes; j'avais déjà poussé dans le large lorsque je vis qu'il avait mis mon homme en liberté; le voyant alors hors de danger, je retournai à la maison. Le bruit s'était déjà répandu que ma Supérieure me faisait demander; à peine avais-je mis le pied sur le seuil de la porte que tout le monde se jeta sur moi à corps perdu. "*Quoi,* s'écria-t-on, *vous allez nous quitter?... Allez-vous nous laisser? Qu'allons-nous devenir?...*" Les uns pleuraient, les autres se lamentaient. Moi, toute saisie et ignorant encore l'ordre de ma Supérieure, je leur dis décidément que je ne les quitterais pas; que je ne pouvais abandonner la maison dans le moment actuel. J'entrai à la cuisine où se trouvaient les hommes qui nous avaient été envoyés par la Supérieure. Notre fermier de la Pointe St-Charles me dit: "*Notre Mère vous fait demander. - Ah! Baptiste,* lui dis-je, *je ne puis quitter à présent. Si Notre Mère connaissait en quel état est la maison, elle ne me*

*ferait pas demander, ainsi je ne crois pas aller contre son intention en restant. - Eh bien, ma Soeur, me dit-il, vous ferez comme vous voudrez, pour moi, je vous fais ma commission, elle m'a ORDONNÉ DE VOUS EMMENER MORTE OU VIVE.*

Je restai un instant comme immobile, mais il n'y avait plus à balancer, ni à répliquer, il me fallait obéir. J'annonçai aux personnes de ma compagnie l'ordre qui m'était intimé de la part de ma SUPÉRIEURE... Les larmes coulèrent de nouveau, les lamentations et les soupirs retentissaient dans les différents coins de la maison. Quelque profonde que fut la peine qui m'accablait en ce moment, elle ne m'ôtait pas le désir ni la volonté de prendre mon dîner; le besoin que j'en ressentais était si grand que j'avais de la peine à me tenir. Comme la cuisinière préparait le repas, le contre-maître arriva apportant de bien tristes nouvelles. Les deux rebelles qui l'avaient appelé le questionnèrent sur les hommes qui se trouvaient sur notre île. Il leur dit tout bonnement: "*C'est M. Trudeau de la ville qui vient voir sa dame.*" "*Tu vas venir avec nous*", lui dirent-ils. Embarrassé, il ne pouvait pas se défendre. Ils étaient deux contre lui... "*Je les priais et les conjurais de me laisser à l'île*, dit-il, *ils m'ont fait grâce pour cette fois; mais ils m'ont dit qu'ils vont chercher LA GARDE pour prendre ces Messieurs*". A ces mots, la confusion se mit parmi nous, on se parlait sans se comprendre. Revenus au bon sens, chacun s'occupait à ce qui l'intéressait le plus; pour moi, je voyais le temps si court pour faire tout ce qu'il y avait à faire, que je faisais les choses en courant...

Lorsque j'avais fini de régler dans un endroit, je volais dans un autre; j'allais tambour battant faire des recommandations à nos engagés, suivie par une de mes femmes de confiance, lui détaillant ce que j'avais à lui dire sur le même train. Elle se plaignait que j'allais trop vite, qu'elle ne pouvait pas me suivre. "*Courez*, lui dis-je, *je n'ai pas le temps de vous parler autrement.*" Rencontrant Soeur Jauron pour la première fois depuis le matin, je la priai de mettre dans notre chaloupe quelque chose pour prendre, parce que j'avais bien faim. Elle avait soin de tenir des petits paquets de provisions prêts pour fournir aux besoins des hommes que nous tenions cachés. Elle en mit un dans la chaloupe contenant un pain avec du beurre dedans et une bouteille de rhum. Les gens de la cuisine de leur côté décidaient ce qu'ils avaient à faire; la femme qui me suivait me dit: "*Ils vont tous quitter la maison. - Pour quelle raison*, lui demandai-je. - *Allez-vous aussi nous quitter? - Non*", me répondit-elle. Je fis mon possible pour l'encourager à tenir ferme dans sa résolution; je lui dis qu'elle n'aurait rien à craindre, qu'elle se trouvait plus en sûreté dans notre maison qu'ailleurs... Je lui donnai ensuite d'amples pouvoirs pour agir dans toutes les occasions. Cette femme avec toute sa bonne volonté ne pouvait suffire seule pour notre maison, j'allai donc conjurer l'autre de rester avec celle-ci; j'employai des promesses pour la gagner, elle se rendit enfin à mes prières; alors, je leur ai promis de venir les rejoindre sous peu de jours.

Abandonner au pillage et à l'incendie cette maison qui me paraissait si bien finie, et qui m'avait coûté tant de sueurs était un sacrifice des plus durs; j'aurais préféré sacrifier toutes les autres bâtisses, donner tous nos grands troupeaux d'animaux, enfin TOUT, plutôt que la maison. Dans mes recommandations aux engagés, je leur disais: "*DONNEZ TOUT CE QU'ON VOUS DEMANDERA, POURVU QU'ON NE BRÛLE PAS LA MAISON..*" J'espérais avec beaucoup de confiance que si Madame Labelle continuait à y rester, cela la préserverait surtout, du côté des Sauvages. J'allai donc la trouver ainsi que M. Mallet, les priant en grâces de ne pas abandonner notre maison.

J'avais bien prié Mademoiselle Labelle, mais je ne pus rien gagner sur elle, elle me demandait à tout prix de la faire traverser. "*Faites-moi traverser pour l'amour du Bon Dieu, faites-moi*

*traverser afin que j'aie voir mon frère."* Je lui dis qu'il lui serait impossible de se rendre au village à pied et que je n'avais pas d'hommes à lui donner pour la conduire, elle me poursuivait en fondant en larmes. "*Faites-moi traverser, me répétait-elle sans cesse... N'ayant pas le temps d'y voir par moi-même, je lui dis de demander quelqu'un de la maison pour lui rendre ce service... J'étais peinée de la voir partir à pied dans de si mauvais chemins, mais il me vint à la pensée que le cheval de M. Trudeau était de l'autre côté de la rivière, attelé sur une grosse charrette. Je lui demandai la permission de laisser la dite Demoiselle se servir de son cheval, et j'allai donner la réponse favorable à cette Demoiselle. Mais elle n'avait pas encore trouvé personne pour la traverser; elle continuait donc à me poursuivre. Fatiguée de tant d'embarras, de tant d'agitation, je ne rencontrais que difficultés de tous côtés. Je demandai des cordes pour attacher mes valises, lorsqu'on m'en apporta, je ne trouvais plus personne pour me rendre ce service.*

A la fin, je trouvai M. Laramée et Antoine, mais ils n'eurent pas plutôt fini de les attacher qu'ils disparurent; le plus fort restait à faire, il fallait mettre ces valises dans la chaloupe, et je n'étais pas capable de les y mettre sans secours. Je me mis donc à crier de nouveau: j'appelais Antoine, j'appelais M. Laramée; l'un se rendait et le temps que je mettais à trouver l'autre, le premier disparaissait. Je criai à plusieurs reprises: "*Pour l'amour de Dieu, venez donc! Le temps presse, Laramée! Antoine!... Venez donc!...*"

Enfin, je réussis à les gagner et ne les laissai partir qu'après que tous mes effets furent placés dans la chaloupe. Ce n'était pas par mauvaise volonté que ces hommes étaient devenus sourds à ma voix. J'ai oublié de vous dire que lorsque j'appris que les rebelles voulaient s'emparer de nos hommes, j'avais dit à ceux qui étaient venus nous chercher de partir de suite et de se rendre à leur canot qu'ils avaient laissé derrière l'île et de nous attendre là. Ces hommes effrayés ne me comprirent pas bien, cependant ils partirent avec la rapidité d'un éclair. Le grand Desmarais qui portait deux rames sur ses épaules, passa d'un seul bond la clôture de planches du verger qui a au moins cinq pieds de haut; il fit cela sans déranger ses rames, ensuite, il courait si fort que ses compagnons ne pouvaient pas le suivre.

M. Joseph Trudeau avait déjà pris le devant avec sa Dame... Étant donc prête à partir, ce furent les adieux. Ah! mon Dieu! quelle scène déchirante. Il me semble encore voir M. Mallet étendu sur son lit de souffrances, sans paroles, ne me donnant pour toute réponse qu'un torrent de larmes. Non! je n'oublierai jamais cette séparation, elle m'a été trop cruelle.

Rendus sur la grève, nous trouvâmes M. le Curé qui venait de traverser; je lui annonçai la cause de notre départ. Il me parut surpris et pensif; il nous dit d'un ton peiné: "*Je vais m'en retourner à mon presbytère*". - "*De grâce, lui dis-je, ne faites pas cela; vous serez ici comme étant chez vous... Soyez le Maître! faites tout, et ordonnez tout comme vous le trouverez bon.*" De plus, je lui représentai que sa mère était décidée de rester à l'île, et qu'elle avait besoin de lui... Enfin, il parut entrer dans ce que je lui disais, mais il ne me donnait point de réponse... Je fis partir la chaloupe avec les hommes, nous devions les rejoindre au canot. Je continuai ensuite à parler à M. le Curé, mais ne pouvais le distraire de son grand recueillement, il conservait toujours le même air sérieux et gardait un profond silence.

Nous ignorions alors qu'il avait le Bon Dieu sur lui; nous aurions dû nous en apercevoir à son air. Sur le bord de ce lac qui commençait à être très agité, et avant de nous élancer dans ses flots, nous nous prosternâmes aux pieds de ce respectable prêtre pour recevoir sa bénédiction.

Notre séparation fut touchante, les larmes n'y furent pas épargnées; pour moi, j'étais plus morte que vive et ce souvenir me saigne encore le coeur.

Nous partîmes donc accablés pour nous rendre à ce misérable canot. A peine avions-nous fait quelques pas, fatigués de notre route parsemée de pierres et couverte de sable, que nous enfoncions jusque par-dessus les pieds. Nous rejoignîmes Madame Trudeau qui nous attendait; son époux était entré dans la chaloupe pour plus de sûreté. J'allais devant avec, je crois, la servante de M. Trudeau. Je m'aperçus que les Dames Trudeau et Latour ne pouvaient nous suivre et qu'elles fatiguaient beaucoup, je m'offris à les aider. Elles acceptèrent volontiers mon bras et se mirent une chaque côté de moi. Je marchais de cette sorte d'un grand train, j'enfonçais encore bien plus dans le sable, je ne pouvais éviter que difficilement les mauvais pas et j'en faisais souvent de faux. Le vent de devant me fatiguait encore bien plus, j'étais toute en nage, les sueurs m'aveuglaient.

Arrivés à la dernière pointe de l'île, les Messieurs (employés) nous firent signe d'aller à la découverte du canot. Je partis à bride abattue; ne le trouvant pas où je croyais le trouver; je continuai ma route jusqu'à ce que j'eusse découvert la maison de notre fermier qui est située au sud de la petite rivière et qui fait la dernière terre de notre seigneurie de ce côté-là. Quelle consternation de ne trouver ni les hommes, ni leur canot. "*Que sont-ils devenus, me demandai-je; ils sont sans doute pris par les rebelles, ou ils ont pris la fuite*". Je retournai sur mes pas pour avertir mes compagnes, j'avais le coeur navré de douleur; je voulais avancer avec toute la vitesse possible, car je craignais la sortie des rebelles sur nous; surtout pour nos hommes, mais j'avais beau faire, je n'avançais à rien. J'avais déjà tant marché dans ce malheureux sable, et j'en étais si fatiguée qu'à peine pouvais-je me lever les pieds pour passer sur les petites roches et sur les branches qui se rencontraient sous mes pas. Le vent de son côté, me fatiguait beaucoup, enfin j'étais hors d'haleine; par conséquent, j'allais clopin, clopan en traînant des ailes.

La chaloupe tenait le large, par précaution. Aussi loin que je l'aperçus, je fis signe aux hommes que n'en pouvions plus. Plus j'approchais, plus je leur faisais signe de revenir à terre. Je ne pouvais parler, mais je tâchais de leur faire signe, de manière à leur faire comprendre le danger où nous étions, et que nos hommes avaient été pris. Arrivée à la chaloupe, j'étais morte de fatigue et baignante de sueurs; je me jetai dans cette chaloupe dans l'espérance de me reposer, mais j'ai été bien trompée dans mon attente. Je fis alors débarquer le contre-maître qui l'avait conduite jusque-là, et comme il témoignait un grand désir de nous accompagner, je lui fis voir combien sa présence devenait nécessaire à l'île. Je lui donnai tout pouvoir d'agir selon les circonstances. M. Laramée qui avait placé en moi toute sa confiance, me pria de tenir le gouvernail. J'acceptai pour ne pas le décourager, mais ce n'était pas de bon coeur.

Entrés dans cette misérable chaloupe au nombre de huit, mais sans force, il faisait un vent affreux et aucun d'entre nous ne savait manier la rame. Que pouvions-nous espérer avec de tels voyageurs. Rien d'autre qu'une mort certaine. Nous avions des bandeaux devant les yeux qui nous ôtaient toute frayeur ou du moins la vue du danger. Nous ne pouvions pas faire partir de terre notre chaloupe qui était échouée sur la grève. Nos bons voyageurs ne savaient pas s'y prendre, l'un poussait au large, l'autre à terre. A peine bougions-nous de la même place. Notre-contre-maître qui était là en spectateur, nous dit que la chaloupe était trop chargée, qu'il fallait ôter une partie des effets, qu'il nous serait impossible de faire la traversée avec cette charge. Nous nous mîmes en frais de suivre son avis. Petit débat parmi nos compagnons, aucun ne voulait sacrifier son paquet le premier. Pour moi, j'étais bien décidée à ne point me séparer de mes

valises de papiers. Nous décidâmes de partir de cette sorte, pensant qu'il serait toujours temps de les jeter à l'eau. Notre contre-mâitre entra dans l'eau pour nous faire partir de terre, témoignant encore du désir qu'il avait de nous accompagner. Je lui refusai pour les mêmes raisons que je lui avais déjà données; alors il retourna sur la grève en se frappant les mains. Je le fixai et je crus m'apercevoir qu'il pleurait. Sensible à sa peine, je compris bientôt et trop tard qu'il pleurerait sur notre sort. Nous partîmes courageusement quoique notre chaloupe n'eût qu'environ six pouces de bord. Quelle folie! me direz-vous, de s'exposer de la sorte; et je l'avoue bien avec vous, mais je ne sais s'il faut l'attribuer à la folie ou à l'obéissance.

Nous étions tellement tassés dans la chaloupe que nous n'avions pas de place pour nous étendre les pieds ni les changer de position. Je ne pouvais pas m'asseoir, car la charge était trop haute pour pouvoir guider dans le bon chemin. De plus, il m'était impossible de me tenir debout, le gouvernail était trop bas. Il me fallut donc rester toute la traversée à demi-courbée, les pieds enfoncés et les jambes courbées contre le siège; les jambes m'engourdisaient et les mollets me tremblaient de même que tout le corps. J'étais minceement habillée. A une assez petite distance de terre, je sentis les sueurs se glacer sur moi par le vent froid qui me soufflait dans le dos. Tout allait bien, et nous espérions saluer bientôt l'église de la Pointe-Claire.

Arrivés dans la force du courant, nous faillîmes engloutir, les lames s'élevaient à la hauteur d'environ un pied et demi, au-dessus de notre chaloupe, et dans leur reflux nous étions encore plus en danger. Les Dames se mirent à crier amèrement. Saisie d'effroi, je fus un instant à ne savoir que faire; revenue à moi, je redressai la chaloupe pour sortir du mauvais pas où nous étions tombés. Je priai les dames de cesser leurs cris: "*Notre perte est infaillible*, leur dis-je, *si vous continuez, priez plutôt. Dites les Litanies de la Sainte Vierge.*" Soeur Jauron les récitait à haute voix, tous répondaient je crois, excepté moi; mon esprit travaillait horriblement. A mes yeux, le danger devenait de plus en plus imminent, ou plutôt le peu de confiance que j'avais dans mon savoir pour gouverner l'augmentait. Cinq minutes s'étaient à peine écoulées que nous nous trouvions hors de danger, du moins je l'espérais. Je pris sur moi d'encourager les autres, les assurant que nous n'avions aucun danger à craindre, que le plus fort était passé et qu'ils pouvaient se fier sur ma parole, que je ne cherchais pas à les tromper. "*Et, mes Dames, leur dis-je, tant que vous m'entendrez parler de la sorte, ce sera un signe d'assurance pour vous.*" J'avais à ce moment la joie dans le coeur, mais cette joie ne dura guère. Elle fit bientôt place à une frayeur extrême. Le vent augmentait de plus en plus et nous n'avancions que fort peu; ce fleuve en fureur paraissait jurer notre perte. Plus j'envisageais cette vaste étendue d'eau, plus mon silence devenait profond. Les Dames s'aperçurent alors que le danger était évident mais pas une ne dit une seule parole. Tous gardaient un profond et rigoureux silence.

Madame Trudeau se pencha sur moi et me donna la main, elle pleurait; elle se tint dans cette position près d'une heure et demie. Je vous assure qu'elle me rendait un grand service, car sans elle, je ne sais ce que je serais devenue. Comme je n'étais appuyée sur rien, chaque lame qui venait se briser sur notre chaloupe donnait des secousses si fortes que j'avais de la peine à tenir le gouvernail, et à chaque instant je me voyais près de tomber dans les flots; et cette chère Dame me retenait. Je sentis alors qu'il était de la prudence de leur cacher le danger où nous étions, une parole de ma part aurait pu causer notre malheur. Ma situation était des plus terribles, je sentais mes forces diminuer à mesure qu'elles me devenaient plus nécessaires; je ne pouvais plus tenir le gouvernail d'une seule main, il me fallait mettre les deux mains; et pour ne pas sortir de la chaloupe, je me recourbais pour m'appuyer le genou sur le côté de la chaloupe. Dans cet état, je me mis à leur crier "*Courage! nous allons bien!... je suis un bon guide, ne*

*craignez pas!* Je crois avoir dit cela par un mouvement involontaire et contre ma pensée, continuant à mentir de la sorte tout le reste de la traversée. Plus je sentais que notre danger était imminent, plus je répétais les mêmes mensonges car je jugeais de leur frayeur d'après mes propres sensations.

Mon âme était livrée aux angoisses les plus déchirantes, quand je jetais les yeux sur cette étendue de montagnes d'eau qui nous restait à traverser et que nos deux rameurs n'avaient plus de force. Lorsque les vagues frappaient la chaloupe, le plus souvent, elles couvraient leurs rames. Je leur criais alors de lever leurs rames, que cela nous empêchait d'avancer; mais ils ne pouvaient reprendre leur accord qu'avec peine, et vous sentiez lorsqu'ils donnaient un coup de rame, chacun à leur tour, quel contre-coup cela donnait à la chaloupe. Je leur criais alors "*Accordez-vous!*" et répétais encore plus fort la même chose à chaque instant, voyant bien que leurs forces étaient tout épuisées. Je commandai fortement à M. Laramée de ramer. J'espérais que son exemple ranimerait le courage de son associé.

Ces bons Messieurs eurent à souffrir de ma part. J'étais pour eux un véritable exerce-patience pendant toute la traversée, leur parfaite obéissance au moindre signe de ma volonté m'est encore un sujet de confusion. Malgré tous nos efforts, nous n'avancions guère. Il y avait déjà près d'une heure et demie que nous avions quitté terre et nous n'étions pas encore au milieu de ce lac. Nous restâmes près d'une heure dans la même position. Tout ce que je pouvais faire était d'empêcher les vagues d'entrer dans la chaloupe, et encore, M. André se trouvait arrosé de temps en temps. Je perdis alors espérance de mettre à terre. Le vent nous mènerait bien à Beauharnois, me disais-je, mais c'est le camp des rebelles. Je jetais les yeux de ce côté-là, et cette étendue d'eau à perte de vue m'effrayait. Il est impossible, me disais-je d'arriver là avant la nuit et pour lors, nous briserons sur quelque batture.

La pensée de périr avec cette respectable compagnie me plongeait un poignard dans le cœur; tous ces papiers et comptes de la Seigneurie, ce trésor de ma communauté n'était pas le plus petit de mes embarras. En même temps, les lames nous frappaient avec une telle force que je m'attendais à chaque coup que le gouvernail me fut arraché d'entre les mains. Je fixai deux îles qui étaient très éloignées de nous, la pensée me vint de me diriger de leur côté, mais la crainte de me fracasser contre quelque rocher m'en ôta toute l'idée. Je perdais toute espérance, ma faiblesse augmentait de plus en plus, les reins m'ouvraient et à peine pouvais-je me tenir. Je crois cependant que j'avais la main droite tellement engourdie qu'elle se colla sur le gouvernail; la force des peurs que j'éprouvais intérieurement me brûlait, j'en perdais de temps en temps la respiration, et ma langue était comme collée à mon palais. Je sentais tout le poids de la peine qui m'accablait et je m'y voyais succomber, sans avoir personne pour me remplacer.

Sans espérance, je ne voyais plus que notre mort prochaine. Je me faisais alors les reproches les plus amers de m'être exposée à ce malheur. Mais, ce n'est pas ma faute, me disais-je, je ne suis ici que par obéissance. Au plus fort de ma peine, je fus frappée subitement de la pensée de m'adresser à la Sainte Vierge, ce que je fis à l'instant. Je lui promis que si je mettais pied à terre, je ferais dire avec l'accord de ma Supérieure, une messe en son honneur et une autre en l'honneur de sa Sainte Mère. Quelle grâce!... Marie, notre bonne Mère nous prit dès lors sous sa protection, car il est clair et visible que sans un secours particulier de la Providence, il nous était impossible d'éviter la mort. Ce secours doit être attribué aux prières de notre bon Curé qui pendant notre traversée adressait au ciel des vœux ardents pour notre conservation.

Je tiens ceci de notre contre-maître que nous avions quitté sur la grève. " *Je vous ai suivis des yeux, aussi loin que j'ai pu vous voir, me dit-il. Souvent, je vous perdais de vue et un moment après je vous voyais reparaitre; à la fin, la chaloupe ne me paraissait que comme une petite nuée, je crus alors que vous étiez noyés et que la chaloupe était menée par le vent. J'allai trouver M. le Curé et lui fis part de mes craintes; ce Monsieur se transporta aussitôt sur la butte avec moi. Nous nous mîmes en prières, et nous restâmes là jusqu'à ce qu'on ne vous voyait plus. Je crois, ajouta-t-il que le Curé a prié tous les Saints du ciel. Il disait toujours que vous ne vous noyeriez pas, parce que vous n'étiez là que par obéissance. Cependant, je voulais donner après vous avec mon canot, mais je n'avais personne pour m'accompagner et il ventait trop pour aller seul; cela me faisait peur. Je vous croyais bien noyés. Nous n'avons appris votre arrivée de l'autre côté que lundi par le Docteur Monet, le huitième jour après votre départ.*

Mais revenons à notre histoire. Notre danger devenait de plus en plus grand, nos deux rameurs perdaient le peu de force qui leur restait et nous ne pouvions plus tenir au vent. Nous étions à environ quarante arpents dans le large. Je priai M. Joseph Trudeau de hisser au bout d'une rame un pavillon de détresse. " *Nos Messieurs sont épuisés et ne peuvent plus ramer* lui dis-je, *et je suis bien fatiguée.*" Ce bon Monsieur qui ne sentait pas notre fatigue ne trouvait pas à propos de suivre mon avis. Je lui répétais que nos Messieurs étaient épuisés, et qu'il nous était impossible d'atteindre la terre. Plein de compassion, il se leva tout à coup pour prendre ma place, mais le mouvement qu'il donna à la chaloupe faillit nous faire engloutir. Un cri amer se fit entendre parmi nous. Je demandai aussitôt à ce Monsieur de s'asseoir sans lui laisser la liberté de faire un seul pas; je fus approuvée de sa Dame ainsi que des autres qui n'avaient aucune confiance en lui. Pour moi, je le croyais si peu capable de me remplacer que j'aurais aimé autant mourir que de la lui céder. J'éprouvai ensuite une faiblesse si grande que je perdais tout courage, étant sur le point de lâcher le gouvernail. Je jetai les yeux sur les respectables personnes de ma compagnie: " *Quoi donc! faut-il qu'ils périssent tous?*" me dis-je. Je sentis alors un saisissement aussi fort que si on m'eût arraché le cœur. Je ne puis vous dépeindre la triste situation dans laquelle je me trouvais, elle surpasse toute expression, mais je vous laisse juger.

Mon courage si abattu il y a un instant, se ranima tout à coup. Sans dire mot à personne, je tournai la chaloupe du côté de la grande Isle (une de celles dont je vous ai déjà parlé). Le vent nous poussait avec une telle violence, que j'avais peine à gouverner, et quoique nous fussions encore éloignés de trois quarts de lieue environ, je leur dis de prendre courage, que nous arrivions à terre. Ils paraissaient ne pas ajouter foi à mes paroles, eux qui s'apercevaient que nous nous éloignions de plus en plus de terre et qui ne savaient pas où je conduisais la chaloupe car ils avaient tous le visage tourné de mon côté; ainsi je pouvais leur en imposer beaucoup. Je leur dis donc que nous allions accoster sur une Isle qui se trouvait devant nous et que nous étions près d'y arriver. Tout joyeux de cette bonne nouvelle, ils attendaient avec impatience cet heureux moment tant désiré. Nous avançons très peu. Nos rameurs nuisaient par moment plus qu'ils n'aidaient; par conséquent, nous n'allions que par la force des lames. Il faut vous dire que j'étais obligée de faire souvent vent de côté pour ne pas manquer notre Isle et cela nous retardait beaucoup.

Après environ trente minutes de marche, Soeur Jauron qui avait gardé le silence jusque-là s'écria avec douleur: " *Cette Isle si près on n'y arrive plus. - On arrive, lui dis-je, tout va bien! Ne craignez rien!*" Encore un mensonge, car nous étions au plus fort du danger. Mon âme était dans la douleur la plus profonde, la mort toujours présente à l'esprit me tenait dans un saisissement continu. Le fleuve était en fureur, les vagues roulaient comme de gros moutons blancs et ve-



naient se briser sur nous avec fracas. Je faisais vent de côté et, lorsque les grosses vagues venaient, je faisais arrière vent, et pour ne pas les manquer, j'avais commissionné M. Laramée de m'en prévenir; alors nous montions de quatre pieds au moins au-dessus du lit ordinaire du lac, et nous demeurions dans cette élévation au moins une minute et demie. Ensuite, nous tombions dans une cave qui semblait à chaque fois se fermer sur nous; c'est là que j'utilisais tout mon petit savoir pour sortir de ces abîmes. Les mêmes précautions étaient à recommencer à chaque instant.

Ajoutez à cela la crainte de ne pas arriver avant la nuit ou de frapper contre quelque roche ne sachant pas si on trouverait un endroit propre au débarquement. Peut-être que cette Isle est encore couverte d'eau, me disais-je, mais peu m'importe pourvu que je puisse m'accrocher après les arbres, c'est tout ce que je demande. Pour comble d'inquiétude, je crus que mon gouvernail s'arracherait de ses gonds, les vagues le soulevaient avec tant de force que j'avais peine, avec mes deux mains et toute la pesanteur de mon corps de le retenir. Je ne pouvais faire ces efforts sans m'exposer à chaque fois, à sortir de la chaloupe.

Je n'avais pas le courage de regarder derrière moi pour m'assurer si vraiment le gouvernail se dérangeait de sa place. La peine était tellement empreinte sur ma figure qu'il suffisait à M. Laramée de me regarder pour connaître notre danger. Je trouvais aussi que ce Monsieur jetait souvent les yeux sur moi et qu'il paraissait souvent prier. Il m'a avoué depuis qu'il disait souvent la prière "*Notre Père...*" qu'il était si effrayé qu'il ne pouvait aller au-delà de ces mots "*Notre Père...*" et il le répétait lentement; j'avais beau lui dire de ramer, il ne s'empressait pas plu... il accordait sa rame sur son *Notre Père*. Plus nous approchions de terre, plus mes craintes augmentaient; le vent nous poussait avec tant de force et le fleuve était si agité que cela m'ôtait la facilité de distinguer le bon chemin du mauvais. Avant d'arriver à terre, je crus que la chaloupe se briserait sur les cailloux, je criai donc aux rameurs de mettre leurs rames en avant pour la garantir, mais nous allions avec tant de rapidité qu'ils n'eurent pas le temps de bouger de leur place que nous étions déjà à terre, grâce en soient rendues à la Providence de mon Dieu qui a bien voulu nous sauver par l'intercession de Marie notre bonne Mère, c'est à elle que nous devons notre salut.

Nous mettions du temps à sortir de notre chaloupe, le vent l'agitait tant que nous avions de la peine à nous tenir sur pied; les vagues entraient à force. A la deuxième qui me frappa, je sautai à l'eau, je fus suivie par Soeur Jauron. En un instant, malgré les efforts de nos Messieurs, la chaloupe se trouva sur le côté, c'est là que les vagues ont arrosé tous nos effets avec abondance. Je me lamentais de voir mes papiers ainsi détrempés et tourmentais grandement M. Laramée à leur sujet. "*Hé donc! Laramée! Vite donc, Laramée! mes papiers!... mes papiers!*" Ces bons Messieurs n'avaient pas besoin de mon tourment, l'eau leur en fournissait un qui était plus que suffisant.

Quand je vis un de mes précieux cartables à la flotte (au moins, il me sembla le voir ainsi), je m'élançai vers la chaloupe pour le retenir, mais je ne pus le soulever, les forces me manquant. J'écrasai dans l'eau. Je me serais probablement noyée si M. Laramée ne fût venu à mon secours, car j'étais tombée près de l'eau et les vagues venaient se briser sur le rivage avec tant de force qu'un homme robuste avait de la peine à se tenir sur pied. Par conséquent, dans leur reflux, elles auraient infailliblement entraîné avec elles ma pauvre carcasse. Ce bon M. Laramée me traîna hors de l'eau, je ne sais comment. J'étais encore trop agitée pour demeurer là tranquille. Je voyais une lumière de chandelle, soit à l'île Perrot, soit sur une autre Isle qui se

trouvait à une certaine distance; espérant de trouver une habitation, je m'avançai vers cette lumière.

Échappée pour la huitième fois à la mort, je crois que je n'étais que plus sensible à mes malheurs; j'ai éprouvé en ce moment des peines si grandes que je crus en mourir.

Je partis donc sur cette lumière; je voulais marcher, mais à peine faisais-je un pas que je tombais, que je buttais sur les cailloux; la pesanteur de ma tête emportait mon corps d'autant plus que le vent me poussait avec force. Imaginez-vous en m'examinant de voir un pluvier de grève qui sort d'éclorre ne se tenant pas encore sur ses petites pattes, et veut cependant courir, mais tombe à chaque pas sur son bec. Je n'allai pas loin de ce train-là; je voulus revenir sur mes pas et je succombai à la fatigue; je ne sais si j'ai perdu connaissance, mais je sais bien que mes papiers ne m'occupaient pas plus que si je ne les avais jamais eus.

Je ne pourrai jamais exprimer ce que j'ai souffert sur cette grève; j'étais mouillée jusqu'aux os, un vent fort et des plus froids me pénétrait jusqu'au coeur; aussi, j'étais incapable de me rendre aucun service. A chaque instant se retraçait à mon imagination le souvenir des dangers que nous avons courus, et ce que j'y avais souffert joint à ce que je souffrais encore m'arrachait les hauts cris, au reste, je n'avais plus la force de me retenir. Que dira ma communauté? Que pensera-t-elle de nous? Quelle inquiétude pour elle! Ah! ma pauvre communauté. Elle est peut-être plongée dans les plus grandes tristesses. Que sont devenus nos deux pauvres hommes? Ils souffrent peut-être entre les mains des rebelles, et que deviendront nos gens de l'île? Notre fuite ne peut que leur occasionner de grands malheurs. Je me tourmentais en me faisant toutes ces questions. Ces idées pénibles n'étaient pas propres à recommander pour un coeur déjà blessé, aussi avais-je le mien bien serré et navré au point que j'en perdis le souvenir de mes compagnons. J'étais abîmée de douleurs lorsque M. Laramée vint me trouver. Il n'avait pu venir plus tôt parce qu'il avait aidé aux autres Messieurs à sauver nos effets du danger. "*Pourquoi restez-vous là*, me dit-il, *venez donc avec nous dans le bois.*" Ce peu de paroles me rappelèrent mes misères et mon incapacité en me saignant le coeur. Je versai un torrent de larmes, et je ne lui donnai pour réponse que des sanglots.

Ce brave homme, ému de compassion, s'empressa de me relever, mais je ne pouvais plus faire un pas, sans être appuyée et encore ne les faisais-je qu'en traînant les pieds. Quel embarras n'a-t-il pas eu pour me mener de cette sorte au lieu du campement et avec quelle patience il s'en est acquitté. Pour y arriver, il fallait monter une petite élévation, entrer dans le bois, passer sur de gros cailloux, des roches, branches, etc.. et encore faire ce trajet dans l'obscurité. Ajoutons à cela que j'interdisais (sic) mon guide par mes lamentations et mes cris. Arrivée auprès de mes associés, il me semblait que je ne pouvais assez leur faire entendre que nous devons notre salut à la Sainte Vierge. "*C'est elle qui nous a sauvés*" leur répétai-je sans cesse. J'aurais voulu à ce qu'il me semble, forcer par mes cris toute la nature à reconnaître ce bienfait et à faire retentir dans ce lieu sauvage le doux son du nom de Marie.

Mon état misérable attira beaucoup d'attention de la part de mes compagnons qui s'empressèrent de me soulager par toutes sortes de bons services: jusqu'à Monsieur Joseph Trudeau qui vint me présenter la bouteille de rhum... Je suis restée si surprise que je lui dis avec, je crois, un peu d'humour: "*Croyez-vous que je vais boire à même la bouteille?*" Ce bon Monsieur, sans me dire mot, retourna à la chaloupe chercher la petite écuelle qui servait pour vider l'eau, il la nettoya assez passablement, ensuite il y vida du rhum et lui fit faire la ronde, commençant par moi.

Comme de très pauvres voyageurs, nous mîmes de côté toute délicatesse, nous bûmes le rhum dans cette écuelle dégoûtante et malpropre comme s'il eut été dans un gobelet d'argent; ensuite, M. André Trudeau avec M. Laramée se mirent à chercher dans l'île du bois pourri pour pouvoir battre du feu, mais leurs recherches furent inutiles; car tout ce qu'ils ont pu trouver était si mouillé que le feu ne voulait pas prendre dessus.

Pendant ce temps, nous entendîmes une voix qui appelait dans le lointain. Je témoignai à M. Joseph Trudeau le désir que j'avais qu'il allât à la découverte de cette voix, parce que j'espérais que nous trouverions du soulagement. Il partit dans le moment pour accomplir mes désirs. Nous étions restées avec les Dames toutes assises un peu à l'abri du vent sur un corps d'arbre, mais il faisait terriblement noir dans ce lieu de refuge. Nos Messieurs ne revenaient plus, nous ne pouvions nous imaginer ce qui pouvait les amuser dans ce bois et dans une si grande obscurité. Ah! que nous trouvions le temps de leur absence long. Après environ une heure passée dans cette misère, nous vîmes paraître M. Joseph Trudeau qui nous apporta une bonne nouvelle. Il avait amené avec lui deux jeunes gens et nous apprit que l'un d'eux avait du tondre (sic), et qu'il travaillait avec nos Messieurs à faire du feu par le moyen de ce tondre et du batte-feu de M. André. Un nouveau bienfait de la Providence pour nous et pour ces jeunes gens, car sans ces derniers, il nous aurait été impossible de faire du feu, et sans notre secours, le plus jeune des deux aurait probablement péri dans la nuit.

Ils étaient habillés très médiocrement; ils avaient comme je viens de dire du tondre, mais il leur manquait un batte-feu; enfin ils étaient réduits à passer la nuit sans feu et sans nourriture, exposés à toutes les injures de l'air. J'oubliais de vous dire qu'ils avaient brisé leur chaloupe sur cette Isle, par conséquent, ils étaient sans moyen d'en sortir. Lorsque ces jeunes gens virent approcher M. Joseph Trudeau, ils crurent voir en lui un rebelle et, craignant d'être pris, ils se cachèrent et ne voulurent donner à ce Monsieur aucune réponse. Jugez quelle peine avait ce bon Monsieur à les chercher dans les ténèbres. Néanmoins, il parvint à découvrir leur chaloupe, cela l'encouragea à chercher aux environs. Enfin, la Providence le conduisit à leur cachette. Il les pria de le suivre. Ces pauvres jeunes gens, craignant de tomber entre les mains des rebelles, refusèrent de le suivre. M. Trudeau les pressait, les sollicitait, mais les jeunes gens persistaient à le refuser, donnant pour raison qu'ils étaient pour passer la nuit là. M. Trudeau leur représenta qu'ils n'auraient rien à craindre puisqu'ils seraient en la compagnie des Soeurs. Au seul nom de Soeurs, ils se mirent à sa suite.

Nous écoutions avec plaisir ce récit de M. Trudeau, lorsque M. Laramée vint nous dire d'un air empressé qu'il avait réussi à faire un grand feu. "*Venez vous chauffer*", ajouta-t-il. Il se dirigea avec les autres Messieurs de ce côté et se chargea de porter nos effets; mais avant de quitter ce lieu, cet homme compatissant s'assura si j'étais en état de les suivre, le bon homme, il avait l'attention d'une Soeur. Pour moi, je ne saurais assez reconnaître les bons services qu'il me rendit pendant ces tristes journées; par ses soins et ses précautions, il me ramena à la vie. Oh! le bon cœur d'homme; ni peines, ni fatigues ne lui coûtaient lorsqu'il s'agissait de nous procurer quelque soulagement.

Ma Soeur Jauron doutant de ma capacité, s'offrit pour me conduire au feu, je l'acceptai pour guide, mais la pauvre Soeur a payé cher sa complaisance, il faisait si noir, que nous ne pouvions distinguer où mettre le pied. Nous fûmes obligés de nous servir de tisons embrasés pour retrouver nos effets. Que nous avons une jolie mine en passant dans tous les embarras que nous fournissait ce bois; à combien de faux pas et de chutes n'étions-nous pas exposés à faire. Pour

ma part, j'en fis assez pour fatiguer ma pauvre compagne, mais sa grande patience la faisait supporter toutes mes grandes misères sans se plaindre. De plus, dans tout ce trajet, nous marchions avec gaieté et la vue de ce beau feu que nous découvrions au loin ranimait nos forces. Arrivés à ce lieu désiré, nous trouvâmes nos Messieurs préparant des sièges aussi convenables que possible; ils poussaient leur complaisance à l'infini afin de nous faire oublier nos malheurs. Les uns arrangeaient le feu de manière à jeter sa fumée du côté opposé, les autres travaillaient à nous mettre à l'abri du vent; enfin nous étions servies comme des Dames.

Après un moment de repos, nous songeâmes à prendre quelque nourriture, alors notre dépendière, Soeur Jauron, se mit à l'ouvrage. Elle tranchait le pain, le beurrant et nous le donnait à tour de rôle sans distinction, comme fait ordinairement une hospitalière avec ses enfants, ensuite un de nos Messieurs fit faire la ronde à l'écuelle de rhum. Il nous resta de ce dîner frugal après que nous fûmes tous rassasiés, un peu de pain et de beurre, mais la charlotte était vide, et n'en soyez pas surpris ni scandalisés, remarquez plutôt que nous étions dix personnes sur cette petite bouteille.

Malgré les précautions que prirent nos Messieurs pour nous mettre à l'aise, nous souffrions encore beaucoup; le vent nous glaçait le dos pendant que nous nous brûlions le visage au feu, ensuite la fumée excitée par le vent venait à tout instant nous aveugler, de manière que nous ne pouvions pas trop jouir de ce bon feu. De plus, j'avais les jambes et les pieds comme des glaçons et je ne savais que faire pour me les réchauffer. Plus je marchais, plus je me les mouillais par l'eau des feuillages, etc. qui n'avaient pu sécher depuis la pluie de la veille. Je pense que je n'ai pas besoin de vous dire que la pluie du cinq de novembre n'est pas chaude. J'enviais le trou d'une grosse roche pour m'y cacher les pieds, je le disputais avec elle, mais elle se moquait de ma faiblesse. J'appelai à mon secours un de nos jeunes gens qui me la déplaça en peu de temps. Je me trouvai alors maîtresse du trou. Je ramassai des feuillages et je les mis dedans ensuite, je m'y assis sur mes talons. Pensez que je fus bien vite engourdie dans cette position, cependant je persistais à y rester, et lorsque M. Laramée vint nous annoncer que nous allions changer de gîte, j'étais presque peinée de quitter mon trou.

Ces bons Messieurs qui mettaient en oubli leurs propres peines et misères pour ne songer qu'à nous procurer du soulagement, s'avisèrent de s'enfoncer davantage dans le bois afin de trouver une place plus commode; ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient avec tant d'ardeur, mais il s'en faut que ce fut un gîte capable d'éteindre en nous le désir de trouver quelque chose de mieux; mais dans l'impossibilité d'améliorer notre position, il fallait étouffer ces désirs et se contenter de cette nouvelle étable de Bethléem.

Nous fîmes donc partage pour la troisième fois. Nos Messieurs étaient plus à plaindre que nous, nous ne portions que des bagatelles tandis qu'ils étaient obligés de porter des fardeaux de station en station. Une fois arrivés à cette nouvelle habitation, nous nous trouvâmes un peu plus à l'aise du côté du vent et de la fumée, mais nos pauvres pieds étaient toujours dans l'humidité. M. André Trudeau étant gardien de notre feu, je vous assure qu'il s'acquittait bien de son office, il charriait de grands fagots et des corps d'arbres. Il tassait le tout sur ce feu, il en faisait des morceaux de quatre pieds au moins de haut; lorsque tout cela était embrasé, notre feu était suffisant pour faire fuir les bêtes fauves.

Ce bon Monsieur passa la plus grande partie de la nuit dans ces exercices laborieux comme un vrai mercenaire, faute de hache, il était obligé de prendre le bois tel qu'il le trouvait. Que de

peine et de fatigue n'eut-il pas à endurer en traînant ce bois branchu à travers cette forêt, où il se rencontrait tant d'obstacles. Il est certain qu'il ne pût pas éviter les mauvais pas non plus que d'être souvent arrêté et accroché dans les autres arbres. Malgré ces occupations, il ne manquait point d'attention pour veiller à nos moindres besoins.

L'altération considérable que j'avais éprouvée sur l'eau jointe au peu de rhum que j'avais pris m'avait mis un feu dévorant dans l'intérieur qui me faisait souffrir. Ce Monsieur s'en aperçut par une parole qui m'échappa; en un instant il m'aborda avec une écuellée d'eau bien claire, j'en ai été toute confuse. Il ne fut pas quitte pour une écuellée, mon exemple réveilla la soif de mes associés. M. André se chargea de faire les frais de la dépense, il me reste encore à comprendre comment dans cette profonde obscurité il a pu trouver un chemin pour se rendre à la rivière.

Que vous dirai-je de Laramée?.. de l'incomparable Laramée qui poussa la complaisance jusqu'à ôter son manteau pour le mettre entre nous et le vent. Je crois que je n'ai besoin de m'étendre davantage sur son compte, on connaît son bon coeur et les marques éclatantes de dévouement et d'intérêt qu'il a montrées pour notre communauté jusque dans les choses peu importantes. Elles suffisent pour nous faire juger de ce qu'il devait être pour nous dans cette circonstance malheureuse.

Dans toute notre misère, nous avons de temps en temps des moments agréables. M. Joseph Trudeau qui est d'un caractère extrêmement gai, se plaisait à nous distraire par des reparties singulières, et il ne perdait pas son temps, car il nous forçait comme malgré nous à sortir de nos idées tristes et sombres pour nous livrer à une sainte gaieté. Le sommeil venait aussi à son tour et avec toute sa douceur nous visiter, mais il nous était bien difficile d'en profiter. Notre position gênante y mettait de grands obstacles. Nous étions en effet très mal, point d'autre siège que la terre nue et humide; assis sur nos valises, nous étions plus exposés au vent froid, un vent des plus affreux qui mugissait avec impétuosité, le bruit qu'il occasionnait dans les arbres était épouvantable et ressemblait beaucoup au tonnerre.

Après une veillée raisonnable, nous gardâmes un grand silence; je profitai de ce temps pour faire sécher mes bas. Remarquez que je ne suivais pas les points de l'étiquette; la nécessité avec moi passait avant tout, nos devoirs envers Dieu exceptés.

J'ôtai donc mes bas, collés pour ainsi dire à mes jambes, je les fis sécher au feu sans m'arrêter à ce **qu'en dira-t-on**. Je n'avais pas fini cette besogne quand la pluie commença à tomber. Je remis mes bas quoiqu'ils ne fussent pas encore secs. Je me suis trouvée heureuse d'avoir si bien réussi à me mettre un peu à l'aise. La pluie continua à tomber jusqu'au jour et avec tant d'abondance qu'elle ôtait à notre feu sa beauté et sa bonté. J'étais bien inquiète au sujet de mes papiers, je craignais que l'eau ne pénétrât jusqu'à eux, je tourmentais ce pauvre Laramée.

Nous trouvâmes cette nuit bien longue; notre pauvre maison à toutes portes et sans toit ne nous garantissait par contre la pluie, non plus que contre le froid et le gros vent; la pauvre nuit me parut de deux fois vingt-quatre heures. Sur le jour, nous fîmes nos prières et oraisons, mais nous n'avions pas le courage de nous mettre à genoux dans l'eau. Depuis que la pluie avait commencé à tomber, nous étions restés ramassés chacun dans un petit paquet jusque vers les six heures du matin, temps auquel elle cessa de tomber; alors le vent ne soufflait plus, mais nous voulions attendre le grand jour pour nous mettre sur la route. En outre, notre chaloupe n'avait pas encore été visitée et je ne voulais pas m'y embarquer sans m'être auparavant assurée qu'elle

était en bon état. J'étais toujours dans une certaine persuasion qu'elle s'était endommagée en arrivant à terre. Nous mangeâmes notre restant de la veille, c'était bien peu de choses pour être distribué entre dix personnes. Ensuite, M. Laramée et d'autres allèrent visiter la chaloupe, ils la trouvèrent entièrement à terre et non beaucoup d'eau dedans, marque certaine qu'elle n'était point crevée. Ils nous rapportèrent la nouvelle, et nous nous mîmes en frais de nous rendre à la chaloupe. Pour moi, j'avais une espèce de dédain d'y entrer et je m'y décidais qu'avec peine; j'aurais voulu être déjà de l'autre côté de la rivière sans faire la traverse. Je me sentais encore saisie de ma frayeur de la veille, et la crainte que j'avais que le vent ne reprit me tourmentait beaucoup. Cependant je ne m'en ouvris à personne, je gardai pour moi mes propres misères.

La confiance que j'avais dans nos jeunes gens me dédommageait un peu. *"Ils sont habitués à voyager, ils rameront bien"*, me disais-je. Je me félicitais alors d'avoir fait leur rencontre, et je ne regrettais pas l'accident arrivé à leur chaloupe qui nous avait procuré le bonheur de les avoir avec nous. Nous entendimes au loin un bruit qui dénotait la voix d'un homme. J'avais l'espérance que nous trouverions du secours de cette personne qui paraissait être dans les environs. Je présumais qu'elle n'était pas seule et qu'aucun de ses associés ne serait insensible à notre malheur... Nos Messieurs dirent entre eux: *"Allons voir!"* ce qui me fit plaisir. Je me réjouissais déjà de la réussite de leurs recherches, mais je fus bientôt déconcertée voyant revenir nos Messieurs sans succès. Je témoignai à M. Laramée mon inquiétude sur l'état de la chaloupe: *"Elle ne pouvait avoir été jetée à terre sans avoir été endommagée, et nous ne nous en apercevions que trop tard, peut-être"* lui dis-je. Nous nous décidâmes à la visiter de nouveau.

Je partis avec ce Monsieur, je la trouvai telle qu'on me l'avait dit, à environ cinq pieds hors de l'eau. Après l'avoir examinée scrupuleusement sur le long et sur le large, nous la jugeâmes en état de faire le voyage. Aussitôt, nos jeunes gens se mirent à la vider, les autres transportaient les effets qui se trouvaient à une bonne distance de là. Je les pressais rudement de faire diligence, car je craignais beaucoup le vent. Enfin nous entrâmes dans la chaloupe avec tous nos effets qui n'étaient pas peu de choses. De plus, nous nous trouvions avec deux personnes de plus, ce qui mettait le comble à notre charge. Après avoir passé une si pénible nuit et ensuite avoir marché dans ce bois plein de rosée, pour nous rendre à notre chaloupe, pensez que nous étions mouillés, et que notre chaloupe n'était ni plus sèche, ni plus propre. Dans cet état, nous poussâmes dans le large tant bien que mal; nous vîmes alors que notre chaloupe était pesante et que ni les rames, ni le gouvernail ne pouvaient agir à cause de l'inégalité de la charge. Je m'aperçus qu'il n'y avait qu'un de nos jeunes gens à la rame, je commandai à l'autre d'en prendre une. Son compagnon me dit qu'il n'était pas capable, qu'il était rendu.

Considérez ici la grandeur de nos peines: je comptais beaucoup sur la capacité de nos jeunes gens et au lieu d'en recevoir de l'aide, l'un d'eux nous devient à charge. J'avais la fièvre chaude, je ne pouvais avancer, mon gouvernail ne pouvait point prendre car la chaloupe était trop en avant et les rameurs avec toute leur bonne volonté devenaient comme inutiles. C'est pour le coup que je regrettais de nous être tant poussés dans le large. Je me fis approcher une partie de la charge, assez pour enfoncer mon gouvernail, alors je retournai bien ma chaloupe; mais mes pauvres rameurs ne valaient pas plus pour cela. Nous mîmes près d'un quart d'heure à faire cent cinquante pieds. Comme le rivage était bien plat, nous eûmes de la peine à trouver une place propre au débarquement et encore bien plus de peine à décharger notre chaloupe. C'était quasi comme la confusion des langues, j'avais beau prier et commander M. Laramée et mon jeune homme de mettre telles et telles valises hors de la chaloupe, ils n'en faisaient pas plu. Le temps que nous perdions et le vent qui paraissait s'augmenter m'agitaient beaucoup; je me tourmentais

et je tourmentais aussi ce pauvre Laramée qui avait toujours la patience de m'endurer sans dire mot. Enfin, je partis presqu'impatientée du fond de la chaloupe pour aller leur donner un coup de main. Comme je passais sur la charge, je fus près de faire un faux pas, je m'appuyai sur la main, mais avec force sur l'épaule de M. André Trudeau et, comme il était mal assis et qu'il ne se tenait pas sur ses gardes, il tomba à la renverse dans le fond de la chaloupe et moi avec lui. Vous pouvez penser que je me suis retirée de là bien vite, et que je n'étais pas noire de rire. Nous ôtâmes de la chaloupe quatre ou cinq valises d'une grosse pesanteur.

Cela fait, je priai le jeune homme qui nous était à charge de rester auprès des valises. Il s'y opposa fortement, je lui ai laissé voir que puisqu'il n'était pas capable de ramer, je ne laisserais pas à cette place un de ceux qui pouvaient nous rendre service; il persistait toujours dans son refus; j'employais alors les voies de la douceur autant qu'il m'était possible. Lui ai-je donc dit souvent: "*Mon petit garçon! et mon cher petit garçon, et ne craignez rien... restez, personne ne viendra vous troubler, et soyez certain qu'aussitôt que j'arriverai à terre, je vous enverrai chercher. Comptez sur moi...*" Après une longue résistance, il parut donner son consentement. Aussitôt, M. Laramée lui jeta son manteau et moi, mes mitaines, en le priant de mettre ces choses et de s'asseoir sur des valises.

Nous quittâmes ce pauvre malheureux bien triste et abandonné; je ne l'étais pas moins, et ce n'était pas sans peine que je l'avais forcé de garder cette place, car l'état de ce pauvre enfant pouvait attendrir le coeur le plus dur. Le vent de côté commençait déjà à souffler avec force. Nous n'avancions que fort peu et une neige molle tombait avec tant d'abondance qu'elle m'empêchait de distinguer l'endroit où nous devions débarquer. Tout cela ensemble me saisissait le coeur et me tenait dans de grandes inquiétudes. Ajoutons encore que je conduisais au hasard. Lorsque je m'écartais, notre jeune homme qui était le seul qui connaissait ces lieux, me remettait dans le bon chemin. Nous mîmes, je crois, au-dessus de trois quarts d'heure à faire cette traverse; enfin le vent nous poussa brusquement à terre. Vous pouvez vous imaginer avec quelle joie et quel empressement, nous sortîmes de la chaloupe. Pour moi, j'étais si contente que le voyage de Montréal ne m'aurait pas coûté à le faire à pied. Je ne dois pas oublier de vous dire que, comme je me trouvais placée dans le derrière de la chaloupe, j'ai poussé l'inquiétude jusqu'à craindre que mes compagnons oublieraient de la tirer, et que je serais emportée par le vent. Je donnai le soin de la chaloupe à M. Laramée et nous nous dirigeâmes vers la demeure de M. Lynch; je battais la marche.

Ce Monsieur m'était inconnu. Nous recevra-t-il?... ou ne nous recevra-t-il pas? Cela me restait à savoir, cependant, ces pensées ne me donnaient pas d'inquiétudes, je marchais en repos et à mon aise sur cette terre ferme. Oh! que j'étais contente. Toutes les misères que j'avais éprouvées depuis trois jours ne m'étaient plus qu'un songe. Toute concentrée dans ma joie, j'arrivai à la porte de ce Monsieur. Sa maison est située à environ trois quarts de lieue de l'église de la Pointe Claire et sur une jolie pointe qui avance dans le fleuve, mais n'allez pas croire que je me sois arrêtée alors pour examiner la beauté du lieu; j'entrai sans délibérer, mais avec un certain petit ton de suppliante.

M. Lynch vint au-devant de moi. Je n'eus pas la peine de lui faire un long discours pour lui découvrir nos besoins, notre air misérable nous était un bon titre de recommandation. Ce brave homme, plein de charité, nous reçut à bras ouvert; dans un instant, toute la maisonnée fut sur pied, chacun s'empressait à nous rendre service. De mon côté, je m'occupais à faire exécuter ma promesse. Je priai M. Lynch de me fournir deux hommes pour les envoyer à l'Isle chercher

le jeune homme, etc.. Ce Monsieur, tout occupé à nous rendre la bonne hospitalité, ne paraissait pas prêter grande attention à ma demande; son indifférence ne me rebuta pas, je persistai à lui faire la même demande. Sachez que quand on a de l'argent dans ses poches, on parle facilement et sans gêne dans de semblables occasions. Enfin, il se rendit à mes sollicitations et fit partir une chaloupe avec deux hommes qui n'avaient pas l'air bien valeureux, mais faute d'autres, il fallait bien s'en contenter. Le vent soufflait alors joliment et s'augmentait à mesure qu'ils avançaient.

Pendant que mes compagnons goûtaient le bonheur de jouir des bienfaits de l'ami charitable qui nous avait accueillis, j'étais en proie à la douleur, mon coeur était agité par l'inquiétude que me causaient mes malheureux papiers; ils me tenaient dans un dur tourment. Je ne faisais qu'un rond; la fenêtre qui donne sur le fleuve recevait souvent ma visite. Dès que je vis paraître la chaloupe, mes yeux ne la quittaient plus; elle était si battue par le vent qu'il me semblait la voir engloutir à chaque coup. Ce n'était pas l'effet de mon imagination échauffée qui grossissait à mes yeux ces montagnes d'eau qui paraissaient couvrir nos pauvres voyageurs. La suite me prouva bien que je ne m'étais pas trompée, car lorsqu'ils arrivèrent sur le rivage, les valises flottaient sur l'eau qui était entrée dans la chaloupe pendant la traversée, et ces hommes nous dirent que les vagues passaient par-dessus la chaloupe.

Nous étions tous mouillés aussi bien que nos effets qui étaient pleins de neige; jugez donc dans quel équipage nous mîmes la maison de M. Lynch. L'entrée de sa salle à manger et sa cuisine étaient couvertes d'eau. Mon premier soin se porta sur mes papiers, je trouvai que l'eau y avait pénétré dans quelques endroits, mais pas assez pour leur causer de dommage. Je n'ai encore rien dit de mes charitables amis, je ne dois pas cependant les passer sous silence, mais quoique j'essayerais de faire leur éloge, mon incapacité m'empêcherait de m'exprimer. Je me bornerai à vous dire que nous étions maîtres et maîtresses dans leur maison, nous avions tout à souhait autant que possible.

Madame Lynch qui essayait par toutes sortes de manières de nous faire oublier nos malheurs, alla jusqu'à se mettre à la cuisine pour nous faire à déjeuner. Pendant ce temps, nous mangions quasi le feu, il faut vous dire qu'il n'y avait pas encore de poêle de monté, ce n'était qu'un grand feu de cheminée que nous avions, lequel nous brûlait bien la tête et le visage tandis que nos pauvres pieds gelaient par les courants d'air qui se faisaient sentir de tous côtés. Pour moi, je souffrais beaucoup des pieds, mes bas étaient mouillés et ils se glaçaient sur mes jambes. J'aurais mieux aimé me passer de déjeuner et avoir des bas pour me changer, mais je n'en soufflai mot à personne, car j'étais déjà assez confuse du trouble que j'occasionnais à ces bonnes gens. Madame nous servit à déjeuner, et vers les dix heures et demie, nos Messieurs allèrent louer des voitures, les chemins étaient si mauvais qu'ils eurent de la peine à en trouver. Ce n'est qu'à force de chercher et de demander qu'ils trouvèrent trois grosses charrettes. Les charretiers demandaient un louis par voiture, et encore craignaient-ils d'avoir fait un mauvais marché. Nous mîmes un temps considérable à préparer et à charger ces voitures. Il fallait arranger les effets avec beaucoup de précautions pour pouvoir les loger et pour nous y loger nous-mêmes. Après avoir chargé et déchargé, nous vîmes enfin le bout de notre besogne, mais pas aussi bien qu'on aurait pu le désirer.

Au moment de notre départ, nous eûmes assez de coeur et d'honneur pour offrir à M. Lynch pour le dédommager de ses peines et du trouble que nous lui avons causé. Ce gentilhomme se



trouva comme insulté d'une pareille offre, et nous fûmes quittes pour des remerciements, des saluts et des révérences.

Nous montâmes en voiture vers une heure de l'après-midi. Il tombait alors de la neige accompagnée d'un gros vent extrêmement froid. Soeur Jauron et moi étions assises dans le fond d'une de ces grosses charrettes sur un peu de paille. Espérant de me réchauffer les pieds, je me mis sur mes talons, mais les secousses réitérées de la charrette ne me permirent pas de rester longtemps dans cette position. Je souffrais horriblement du froid et je me sentais glacée jusqu'au fond du coeur. Je tremblais de toutes les parties de mon corps. Approchant du village de la Pointe Claire, je me sentis défaillir, je priai les charretiers d'arrêter au presbytère. Les deux jeunes gens qui nous avaient devancés, avaient déjà raconté à Monsieur le Curé une partie de notre aventure. Ils lui dirent que nous devions lui faire une visite; ce bon Monsieur chauffa bien sa chambre pour nous recevoir; nous y fûmes bien reçues. Oh! que nous nous trouvâmes bien à l'aise dans cette maison. Le bon Curé avait pour nous toute la bonté et la tendresse d'un véritable Père, et il prévoyait nos moindres besoins.

Qu'il est doux de rencontrer dans le malheur des amis qui compatissent à nos maux et qui cherchent à nous les adoucir; je l'ai éprouvé dans ce moment, et je ne l'oublierai jamais car que serais-je devenue si on m'eût refusé les secours qui m'étaient si nécessaires? Cette réflexion réveille en moi les sentiments de compassion et de pitié dont mon coeur fut souvent pénétré à la vue des pauvres voyageurs qui grelottaient sur les cages et sur nos rivages. J'étais alors portée par un mouvement naturel à les assister. A chaque fois que je le faisais, j'éprouvais une grande satisfaction, mais l'idée que j'en avais alors n'est pas à être comparée à celle que j'en ai à présent, après avoir essuyé dans l'espace de quatre jours, toutes les misères du pauvre voyageur et autant qu'il est capable de les souffrir à moins que d'en mourir. Après une telle expérience, mon coeur devrait redoubler d'ardeur et de zèle pour soulager ces malheureux infortunés.

Le maître charretier nous déclara que ses chevaux étaient trop chargés pour continuer notre route, qu'il fallait une quatrième voiture. Nous, qui ne voulions pas rester en chemin, le chargeâmes de louer la voiture nécessaire. Monsieur le Curé ayant eu connaissance de cela nous offrit sa propre voiture et nous l'acceptâmes avec plaisir. Je dois vous dire que je n'ai pas oublié mes pauvres pieds. Je fis demander Soeur St-Germain avec sa compagne; il fallait voir avec quel empressement ces bonnes Soeurs volèrent à notre demande. Notre vue les attendrit tellement qu'elles voulaient absolument nous mener chez elles et nous y retenir jusqu'au lendemain afin de nous remettre<sup>iv</sup> en meilleur état. Je leur dis qu'il était impossible de retarder notre retour à notre chère communauté que je supposais être dans la dernière désolation, que nous n'avions point un instant à perdre comme il commençait à être tard, que les portes de la ville se fermaient à six heures, que ces raisons nous avaient empêchées d'aller les saluer chez elles, mais que je les priais de me donner des bas pour nous changer. Dans l'instant, nous fûmes satisfaites, ensuite nous primes congé d'elles et de notre bon curé.

Il faisait un gros vent froid, par conséquent notre misère reprit avec notre marche. Je ne sais s'il faut attribuer à la suite de la mauvaise nuit que nous avons passée ou à l'incommodité des voitures et du vent les très grandes souffrances que nous eûmes à endurer jusqu'à notre arrivée; mais peu importe par quelle cause nous venaient les coups, nous en étions toujours les tristes victimes.

Il était sept heures du soir, et nous n'étions rendus qu'aux Tanneries. Hé bien! nous voilà dans l'embarras, les portes de la ville étaient fermées et nous ne pouvions passer avec nos effets sans les laisser visiter. Je ne voulais pas souffrir que qui que ce soit ouvrit mes valises de papiers. J'aurais préféré passer la nuit là. M. Paul Deschamps qui était bien connu des officiers et des gardiens s'intéressa beaucoup pour nous et nous obtint un passe-port. Nous partîmes bien contents et bien joyeux.

Rendus à la porte de la ville, des baïonnettes se présentèrent de tous côtés, ceux qui les portaient nous criaient "*Who is there?*" Je répondis sur le même ton "*Grey Nuns*", et ils nous laissaient passer sans difficulté. Les mêmes cérémonies se firent à plusieurs reprises et ma seule réponse de "*Grey Nuns*" nous mettait en liberté. Aussi avais-je bien soin d'ouvrir mon manteau pour faire voir mon crucifix, afin de leur ôter tout doute de tromperie. Nos trois voitures d'associés qui nous suivaient, passaient aussi pour des "*Grey Nuns*". Malgré l'embarras de ces gardiens et aux portes et aux coins des rues, le souvenir de ma communauté m'occupait et plus j'en approchais, plus je me sentais défaillir. La pensée d'en avoir été séparée par des événements si fâcheux me perçait le cœur et me causait une sensation si forte que je ne puis l'exprimer, mais ce n'est encore rien comparé à l'impression que fit sur moi la présence des Soeurs qui vinrent nous recevoir à la porte. Je restai immobile, sans force, et incapable de sortir de la voiture sans aide. Chaque fois que le souvenir de cette rencontre se présente à mon esprit, il m'arrache des larmes.

Je termine cet ouvrage par un petit abrégé de ce qui s'est passé à Châteauguay après notre départ. Nous laissâmes nos gens de l'Isle plongés dans un grand deuil; ils n'étaient pas cependant encore rendus à la sixième partie des peines qu'ils avaient à éprouver. La première chose et la plus douloureuse pour eux fut de nous voir **périr à leurs yeux** sans qu'il leur fut possible de nous porter aucun secours. Ils pensaient que nous étions noyés, et cette pensée déchirante les tenait dans un abîme de douleur. Ils passèrent ainsi près de huit jours, car alors toutes les avenues étaient gardées et les postes arrêtées, de sorte que personne ne pouvait apprendre aucune nouvelle de l'autre côté.

Les rebelles avaient élu pour GÉNÉRAL, un petit jeune homme, ou il s'était donné lui-même ce titre. Toujours bien, tout allait par son ordre: il dressait des lois, des règlements et des ordonnances, le tout était reçu et exécuté par la majorité de ce peuple nombreux. Une ordonnance défendait à qui que ce soit de passer le pont de l'église, soit pour aller du côté du moulin ou pour venir de notre côté, sans avoir un passe-port du GÉNÉRAL et il fallait le présenter aux personnes qu'il avait attitrées pour le recevoir. Celui qui était placé sentinelle sur notre chemin ne savait pas lire, mais il savait dire un mot anglais "*STOP!*" et il s'en faisait gloire. Il y avait des personnes qui ne voulaient pas se soumettre à cette pratique de recourir au GÉNÉRAL ou elles ne voulaient pas s'en donner la peine, elles mettaient dans leur poches les papiers qu'elles trouvaient sur les chemins; d'autres déchiraient des parties de leurs GAZETTES, etc. et lorsqu'elles étaient près de la maison de poste, ce sentinelle se présentait à elles avec son arme, en criant "*STOP!*"; celles-ci lui montraient leurs petits papiers, la sentinelle examinait ces papiers et disait "*C'est bien, passez!*" ...

La prise des Messieurs qui furent au Sault pour faire le Traité de Paix avec les gens du Sault causa une terrible alarme dans le camp et dans tous les environs; tous attendaient de moment en moment l'arrivée des gens du Sault avec crainte et tremblement. Ils ne pouvaient dire plus si hardiment "*L'Isle des Soeurs va être à nous!*", ils se trouvaient encore bien heureux de pouvoir

s'y cacher. Les maisons du bas de la rivière se vidèrent de nouveau, une grande partie de ces gens se rendirent chez nous: hommes, femmes et enfants, soit infirmes, soit aveugles; tous comptaient leur vie en sûreté dans notre maison. La cuisine et la salle d'entrée étaient si pleines de femmes et d'enfants qu'on pouvait presque les corder. Jugez s'il ne fallait pas faire cuire en bonne quantité pour nourrir tant de personnes dont la plupart n'étaient que des pauvres, et si l'air était pur et sain dans ces appartements. Les gens de notre maison avaient de la peine à y rester le temps de prendre leurs repas, tant l'infection était terrible; ajoutons encore à cela le bruit des enfants pour peu qu'ils se touchaient les uns les autres, ce n'était que pleurs et lamentations, et cris. Les mères n'étaient pas assez raisonnables pour imposer silence à leurs enfants et Antoine ne pouvait s'en rendre maître; il en porta des plaintes au Curé.

Ce bon prêtre se transporta parmi eux pour y mettre la paix. En sa présence, tous prenaient un air plus posé, mais à peine avait-il tourné le dos que le bruit reprenait de toute sa force. Le Curé avait ainsi une sérieuse besogne de veiller sur le bon ordre de la maison, surtout sur les jeunes personnes qui s'y trouvaient. Il était infatigable dans les peines qu'il se donnait; il se trouvait présent partout, donnait un avis à celui-ci, quelques paroles de consolations à celle-là, travaillait à raccommo­der ceux qui s'étaient brouillés; il confessait ceux qui se présentaient. Enfin, il n'avait pas de repos, notre maison lui était devenue comme un paroisse où il donnait autant d'étendue que possible à son ministère, soit pour confesser, etc. etc.

Notre dortoir était converti en une chapelle où le Bon Dieu était exposé dans le ciboire sur un guéridon couvert d'une simple nappe et une pauvre chandelle allumée qui était placée sur une chaise. C'était la pauvreté même, une nouvelle étable de Bethléem. Le Bon Dieu y resta jusqu'au douzième jour, et ils y tinrent cette lumière jusqu'à ce qu'il arrive un accident qui faillit incendier la maison. Un jour que personne ne se trouvait devant le Saint-Sacrement, la chandelle tomba sur la chaise et y mit le feu. La chaise brûlait lentement. De là le feu se serait communiqué aux autres meubles si la divine Providence n'eût pas inspiré à la pieuse Madame Damien de s'y rendre pour adorer le Saint Sacrement. Quelle fut sa surprise en ouvrant la porte de voir que cette petite chapelle était remplie de fumée. Elle s'empressa d'éteindre ce feu qui avait déjà fait des progrès. Ainsi la piété de cette bonne Dame nous sauva de ce grand malheur.

Le grand nombre de personnes qui se trouvaient dans le village depuis plusieurs jours eut bientôt épuisé les petites provisions. Le GÉNÉRAL qui avait intérêt de conserver la vie des soldats envoyait de côté et d'autre des gens avec ordre d'amener avec eux des animaux de boucherie. Ces employés n'étaient pas toujours des plus scrupuleux, ils prenaient par conséquent les animaux qui leur plaisaient, sans examiner le tort qu'ils faisaient aux propriétaires...

M. Chauvin reçut ordre de livrer de la fleur<sup>1</sup>, mais voyant que les mêmes ordres lui étaient souvent répétés, s'avisa de mettre de l'orge dans le blé et réussit par là à nous ménager plusieurs minots de blé. Toutes ces injustices n'étaient point occasionnées par l'ordre du GÉNÉRAL, ni ceux qui sont venus à notre Isle chercher des moutons n'étaient pas envoyés par lui, mais par un simple individu qui voulait, dit-il, nourrir les pauvres gens. Nous avons aussi laissé à l'Isle, un pourceau des plus beaux, il était prêt pour la boucherie. Antoine qui s'attendait que les rebelles viendraient s'en saisir, trouva le moyen de lui faire une cachette dans la grange et sous la paille. Il était là si bien caché que personne ne pouvait le découvrir et il y resta jusqu'à ce que

---

<sup>1</sup> farine

la nécessité nous obligeât de le tuer pour subvenir aux besoins de la grande famille que contenait notre maison.

La persuasion où ils étaient que la troupe était sur le chemin, mit la terreur dans le camp. Ces hommes si braves lorsqu'ils se voyaient à l'abri du danger, lorsqu'il ne s'agissait pas seulement de faire peur aux Anglais avec des fusils d'apparence et qu'il fallait leur tenir tête, ils se reconnaissaient trop faibles pour cela. Ils résolurent donc de conduire les prisonniers aux côtes où se tenait le grand camp. Ils partirent le samedi avec les pauvres prisonniers qui étaient au nombre de huit, savoir: M. Ellice, Seigneur de Beauharnois, John McDonald, marchand et magistrat de Châteauguay, M. Grant de Lachine, M. Brown, agent de la Seigneurie de Beauharnois, M. Ross, commerçant, M. Resson, huissier, M. Neveu, cultivateur de Châteauguay; MM. Ellice et McDonald étaient menés dans des calèches et les autres dans des tombereaux assis sur de la paille. Après avoir passé avec une bonne escorte le lieu appelé "La Pigeonnière", le GÉNÉRAL reçut le contre-ordre d'arrêter; les gens du GRAND CAMP avaient déjà perdu leur cause.

Cette nouvelle effraya le GÉNÉRAL et la compagnie. Ils ne savaient plus quel parti prendre vis-à-vis des prisonniers, et craignant en même temps pour eux-mêmes, ils décidèrent entre eux d'appeler dans leur chambre le GÉNÉRAL avec les chefs afin de faire avec eux un accord par lequel ils obtiendraient leur propre liberté et assureraient aux rebelles leur protection. Les chefs se rendirent à leur demande et acceptèrent leur proposition, puis ils demandèrent grâce aux prisonniers, les priant d'avoir pitié d'eux, ensuite ils s'enfuirent tous. Ainsi finit toute leur gloire, en perdant les chefs du pays.

L'attente solennelle de l'armée des soldats mit le petit nombre qui était resté dans le village dans la dernière consternation. La plus grande partie des familles avaient déménagé et avaient fui dans les bois ou dans les Isles de la Seigneurie. Le dimanche au matin, le Curé fit donner quelques coups de cloche afin d'assembler les gens pour leur faire la prière en commun. Comme ils sortaient de l'église après la prière, les gens du Sault arrivèrent sur eux tous armés de fusils, couteaux et casse-têtes. Ils étaient aussi dans leur costume de guerre, la tête remplie de plumes, ils étaient peinturés de diverses couleurs de la tête jusqu'aux pieds et venaient de cette sorte et avec fracas fondre sur le village. Les uns sortaient des bois et venaient à travers les champs. Les autres venaient par les chemins publics, de manière à pouvoir assiéger le village, et à mesure qu'ils en approchaient, ils lâchaient des décharges de fusils accompagnés de cris de morts et d'autres bruits selon leur usage.

Je crois qu'ils craignaient d'avancer vers le camp et qu'ils employaient ces moyens pour chasser les rebelles. Mais malheureusement pour plusieurs, les gens du Sault étaient trop près, ils n'eurent pas le temps de se sauver. Une partie de ces gens était en boisson, une autre partie connaissait depuis longtemps les haines particulières qui existaient entre eux; enfin il y en avait qui avaient la rage dans le cœur et leurs yeux étincelaient. Ils cernèrent donc les pauvres hommes qui se trouvaient encore aux portes de l'église, ils les tenaient en peloton et ils bandèrent leurs fusils sur eux comme pour les tuer. Il est probable qu'ils seraient venus à ôter la vie à quelques-uns, si le Colonel ne fut pas arrivé à temps. Ces gens du Sault furieux parcouraient le village avec des torches allumées et mettaient le feu où bon leur semblait, et vous pensez bien qu'ils n'oubliaient pas ceux pour qui ils avaient de l'opposition.

Le Colonel ne pouvait plus les contenir. Ils avaient aussi à leur tête de bons chefs qui faisaient beaucoup d'efforts pour les ramener à leur devoir et pour les calmer, mais tout était inutile; ils ne

craignaient plus les menaces, ils faisaient main basse sur tout. Il n'y eut pas seulement que les gens près de l'église qui se trouvèrent exposés à ce désastre; les mêmes ravages se continuèrent au bas de la rivière et avec plus d'atrocités, la quantité de boisson qui se trouvait dans ce grand nombre de cantines y coopérait beaucoup.

Ils entraient dans les maisons avec le casse-tête à la main en brisant et déchirant tout sur leur passage pour se rendre à l'eau de vie et ils apaisaient leur soif dévorante. Par bonheur, plusieurs des cantiniers ouvrirent les champleurs afin de laisser perdre les liqueurs sans cela il y aurait eu un massacre général. Mais, ce n'est pas tout. Plusieurs femmes du Sault et leurs enfants les suivirent de près, pillant et saccageant toutes les maisons... Des hommes et des femmes de la paroisse qui n'étaient pas dignes d'y habiter à cause de leur mauvaise foi, profitèrent de ce bouleversement pour contenter leur passion de rapine. Le bruit qu'ils firent à leur arrivée au bas de la rivière par leurs cris de morts, aux sons des clochettes, des chaînes et des décharges de fusils, était si grand et si épouvantable que nos gens de l'Isle l'entendaient tout à clair.

Antoine et les autres hommes furent si effrayés de tomber entre les mains de ces désespérés qu'ils s'enfuirent dans les bois et y passèrent le reste du jour et de la nuit sans nourriture ni couvertures. Ils étaient en partie dans l'eau. Je vous laisse à penser quelles peines souffrirent toutes ces pauvres femmes qui furent forcées de fuir et d'abandonner leurs maisons et ménages, etc. à la merci de ces déchainés. Pour moi, je n'oublierai jamais la triste et pénible situation où je trouvai un bon nombre de ces familles lorsque je retournai à Châteauguay. Ces pauvres femmes nous adressaient leurs plaintes de cette sorte et en pleurant: "*Hé! ma Soeur, que c'est de valeur; on m'a enlevé le peu que j'avais pour mes enfants, ma petite pension de l'hiver. Je n'ai plus une guenille pour changer. Voyez donc ma maison comme elle est abîmée. Hé! encore, si j'avais mon mari qui est dans les prisons, je ne serais pas si en peine...*"

Plus loin, on nous montrait du doigt des décombres des maisons qui étaient devenues la proie des flammes. Nous ne pûmes soutenir ces plaintes réitérées des unes et des autres et la vue de ce désastre sans verser des larmes. Je m'aperçus en faisant ma visite que plusieurs familles innocentes de ce crime de rébellion avaient été des plus maltraitées, mais je n'eus bien garde d'en jeter la faute sur le Colonel Campbell ni sur les chefs des gens du Sault, car ils s'acquittèrent très bien de leurs devoirs, et ils se sont attiré par là les éloges des bons citoyens; mais je crois devoir l'attribuer en partie à l'imprudence de quelques rebelles qui, au temps de leur gloire, s'étaient saisis de quelques résidents du Sault qui étaient venus à Châteauguay et les retinrent prisonniers. Cette mauvaise action n'était pas de nature à être oubliée par ces gens portés naturellement à venger les insultes faites à leurs semblables. Ils se rendirent donc à Châteauguay où ils commencèrent la destruction générale de tous les gens qui habitaient au bas de la rivière. Les liqueurs qu'ils tenaient là mirent le comble à leur furie; ils étaient devenus des lions rugissants. Ni le Colonel ni les Chefs n'en étaient plus les maîtres.

Jugez d'après les dispositions dont ils étaient animés quel fut le grand ravage qu'ils firent! Je l'ai contemplé avec affliction et serrement de coeur. Je ne voudrais jamais être dans la dure nécessité de voir de mes yeux une chose semblable. Dans le cours de cette même visite, j'obtins des gardes la permission de voir les rebelles qui étaient détenus prisonniers au bas de la rivière. Je trouvai parmi eux les deux chefs qui nous avaient si bien terrassés dans notre maison le beau jour de leur réveil à la liberté. Ils avaient les mains liées derrière le dos, ils furent confus de me voir auprès d'eux, ces pauvres malheureux, j'en avais encore pitié en les voyant si misérables,

mais il n'était plus en mon pouvoir de changer leur sort. Au reste, ils avaient trop bien mérité cette punition, et il était bien juste qu'après avoir terrassé et foulé aux pieds les autres, ils fussent humiliés à leur tour. Puissent-ils longtemps conserver dans leur souvenir la cause de leur malheur et imprimer dans le coeur de leurs enfants le danger qu'il y a de se révolter contre Dieu et ses Souverains.

## PETITE HISTOIRE

François Reid, comme bon citoyen de Châteauguay s'était échappé aux recherches des Patriotes, mais non sans peine; il s'était caché dans sa cave ou dans la grange de son voisin; ses nuits, il les passait en plein air. A la fin, il traversa au nord de la rivière pour se mettre en plus grande sûreté.

Il y était à peine en repos qu'il vit venir au bas de la rivière du côté du sud, des gens du Sault. Comme un insensé, il traversa de nouveau et alla se présenter à eux. Ils Sault lui demandèrent s'il y avait bien du monde à l'église, et s'il y avait du danger à aller chez John Smith. Reid leur répondit que non! Les gens du Sault lui dirent: "*Tu vas venir avec nous.*" Ce pauvre Reid qui se livrait à eux sans trop de confiance, se mit cependant à leur suite. Rendus chez Smith, les gens du Sault firent venir Moïse Dalton et D. \_\_\_\_\_. Ils commencèrent à entrer en arrangement. Mais ces gens fins et adroits leur dirent "*Il faut que vous veniez au Sault pour faire le traité de paix.*" Ces Messieurs, trop crédules, n'examinèrent point le piège qu'ils leurs tendaient, cependant quelqu'un d'entre eux dit: "*Les chemins sont bien mauvais.*" Le malheureux Reid qui désirait la paix lève tout obstacle en disant à tous: "*Je vous fournirai des chevaux.*" Alors, ils se décidèrent à aller trouver les chefs. Reid se mit en frais de trouver des chevaux, mais n'ayant pas le nombre de selles nécessaires, "*je me tue*, me dit-il, *pour leur en trouver. Je leur donnai les meilleurs chevaux et je ne me réservai qu'un vieux. Dès qu'ils partirent, je me mis à leur suite, mais j'étais loin par derrière, mon cheval ne pouvait pas les suivre. A force de le fesser, je me rendis au Sault.*" (Les Messieurs furent aussitôt fait prisonniers.) "*M. M.... me dit de ne pas rester dans le village, qu'il ne gardait personne; de traverser de l'autre côté. Je traversai et, arrivé à Lachine, je vis paraître la Garde. Je me trouvai démonté. Je ne savais plus que faire. Au lieu de gagner au haut de Lachine, je me mis à suivre les prisonniers; ainsi j'entraï en prison avec eux sans dire mot.*"

Après y avoir passé sept semaines, M. de St-Ours fit dire aux prisonniers qu'ils étaient tous examinés, qu'il n'y avait plus que leur procès à faire. "*Je n'ai pas été examiné*", dis-je... le Shérif resta surpris. Il me demanda: "*Y a-t-il longtemps que vous êtes ici? - Depuis le huit de novembre, je suis entré avec tel et tel Monsieur. - Vous n'êtes pas sur la liste*, me dit-il, *vous êtes entré dans les prisons de votre chef.*" Je fus examiné le même jour, et on m'a congédié le lendemain.

M. Reid paraissait bien content d'avoir obtenu la liberté à si bon marché, il riait beaucoup de sa bêtise lorsqu'il m'a raconté cette aventure.

1. Tiré de l'Ancien Journal, vol. II, Archives des Soeurs Grises.